

# CECILE ALIBERT & HENRY FONSALE .

1898-1991

1896-1963

*“Toute biographie est romancée et ne peut pas ne pas l’être” .  
“La première pensée du biographe qui veut avancer dans la connaissance d’un homme est de  
chercher d’abord du côté de ses ascendants”.*

François Mauriac.”<sup>1</sup>

par Xavier FONSALE

## sommaire

### CECILE ALIBERT :

- HENRY FONSALE :
  - Qui donc étaient ses parents ? Dans quel monde, avait-il été formé ?
  - LA GRANDE GUERRE
  - Deux activités importantes d’Henry demandent quelques précisions
- CECILE ALIBERT :
  - Photo Cécile en 1972
  - LE MARIAGE
    - UNE FAMILLE NOMBREUSE
    - LA VIE DE FAMILLE.
  - ENTRE DEUX GUERRES.
  - LA DEUXIEME GUERRE.
    - CECILE EN ALGERIE.
    - A BORDEAUX, PENDANT CE TEMPS LA.
    - LA FIN DE LA GUERRE.
  - PREMIER VOYAGE EN AMERIQUE. 20 octobre - 12 décembre 1953.
    - NOTES DE CECILE A L'OCCASION DE SON VOYAGE AUX USA EN 1953
  - LA FIN DE LA VIE COMMUNE
    - LETTRES DE CECILE PENDANT LES DERNIERS JOURS D’HENRY.
    - DERNIERE LETTRE D’HENRY A XAVIER
  - CECILE "UNE AUTRE VIE " DE 1963 à 1991

### ANNEXES

- 1 LETTRE D’HENRY FONSALE à ses enfants le 15 Février 1950.
- 2 NOTES DE CECILE A L'OCCASION DE SON VOYAGE AUX USA EN 1953.
- 3 DERNIERE LETTRE D’HENRY A XAVIER le 11 septembre 1963
- 4 LA GRANDE GUERRE : 1914 - 1918. Extraits de l’article paru dans Le Monde du 28/29 Août 1994
- 5 L’Action Française par Eugen Weber, de Stanford University, Fayard, 1962 et 1985, 665 pages
- 6 LA RELIGION A BORDEAUX.
- 7 LE PERE Michel RIQUET, - Acteur d’un siècle dramatique et de l’histoire religieuse française
- 8 VICHY ET PETAIN. (Telarama 2332- 24/09/1994)

---

<sup>1</sup> François Mauriac par Jean Lacouture, fils d’un chirurgien bordelais et élève de Tivoli vers 1930. Le Seuil 1980.

## CECILE ALIBERT & HENRY FONSALE .

1898-1991

1896-1963



### [HENRY FONSALE sa famille](#)

LE MARDI 22 JUILLET 1963, Henry savait depuis le samedi précédent qu'il fallait l'opérer d'urgence et, il pressentait qu'il risquait d'en mourir.

Il écrivit un "[testament spirituel](#)" qui résumait sa vie. Ce texte soulignait que dans son enfance, il avait été "astreint à la discipline" et "marqué" par des principes et une culture religieuse. Il parlait sommairement et modestement de sa guerre et de 43 années de travail, "pour reconstituer un patrimoine", il disait un mot de ses huit enfants "dont le nombre posait des problèmes et qui avaient pu, avec raison, se croire parfois négligés", mais l'essentiel était l'expression de son amour pour sa femme et son vœu de la protéger au-delà de sa mort. Les Valeurs de ses parents se retrouvaient là telles qu'il les avaient reçues ; Religion<sup>2</sup>, Famille, Travail.

### [sommaire](#)

---

<sup>2</sup> Voir l'annexe sur la Religion.

## Qui donc étaient ses parents ? Dans quel monde, avait-il été formé ?

Ses quatre grands parents étaient morts bien avant sa naissance, en 1896 :

Du côté paternel, Emile était mort en 1879, et Julie en 1891 ;

Du côté maternel, Joseph en 1871, et Mathilde en 1878.<sup>3</sup>

Des deux côtés, il y avait eu un drame dont on ne parlait pas :

Emile Fonsale avait quitté Sarlat après la naissance de sa dernière fille, vendu son étude notariale et laissé sa famille dans la gêne.

Mathilde Dillemann, veuve de Joseph, s'était remariée avec le jeune fondé de pouvoir de leur fabrique de tabac qui, après sa mort, avait pris en otage Paul, le dernier enfant, et les avait dépouillés tous de leur héritage. Paul, rejeté ensuite par la famille à cause de "malversations" répétées, avait disparu, en Espagne.

Par contre, on parlait beaucoup du reste des deux familles :

### Les Fonsale étaient du Périgord et les Dillemann d'Alsace.

En 1896, les parents d'Henry, [Aimé](#) et [Gabrielle](#) ([Aimé & Gabrielle](#))

étaient revenus depuis un an de Saïgon où il avait fait carrière et avaient pris chez eux Gothon, la sœur d'Aimé, et Giq, leur neveu orphelin âgé de seize ans, qui étaient seuls à Sarlat. Gothon, mère adoptive de son neveu, avait-elle renoncé à se marier pour l'élever, ou à cause des difficultés de ses parents ? Quoiqu'il en soit, elle resta là toute sa vie, "s'occupant des enfants", d'autant plus frustrée que Giq, parti jeune en Indochine, la supportait mal. Toute sa vie, elle gémit de souffrances réelles ou non....

A Bordeaux, il y avait aussi Marthe, la dernière sœur, mariée à Paul Ferrand qui se ruina et dont les enfants furent les seuls cousins germains d'Henry. Un frère devenu tardivement cistercien, est déjà mort. Henry n'a donc pas du côté paternel une famille très favorable à son développement.

Les Dillemann, par contre, sont une grande famille d'officiers et d'ingénieurs. L'oncle Paul a une affaire en Argentine. Son fils Charles sera Président d'IBM France. Mais [Gabrielle](#), dont le père est mort prématurément, n'avait qu'un frère jésuite au Liban, nommé aussi Henri, et une sœur, Marie, religieuse à Tours. Elle avait surtout à Paris, l'oncle Paul, sa femme Nathalie, et des cousins. Ils l'avaient adoptée après la mort de sa mère, l'avaient sortie du monde confiné du Sacré-Cœur de Saint-Quentin, en avaient fait une parisienne cultivée et l'avaient mariée. Henry sera très bien accueilli chez eux tous. Gabrielle avait enfin, à Rheinfelden où elle était née, sa demi-sœur Mathilde dont elle était restée très proche malgré le long conflit d'intérêts avec Liewen, son père ; mais les relations entre les familles suisses et françaises furent limitées.

[Aimé](#) était parti en 1872 faire fortune à Saïgon, puis avait épousé [Gabrielle](#) et ils y étaient restés six ans, le temps d'avoir une fille, de la perdre quelques mois après, et de désespérer d'avoir d'autres enfants à la colonie. Heureusement, Aimé avait pu revenir comme Associé de Denis Frères au siège de Bordeaux, en laissant sur place un successeur comme Associé Directeur : A Bordeaux il n'était plus le premier négociant de la ville comme à Saïgon, mais, après vingt ans sous les tropiques, il lui fallait un climat plus sain. Il semble qu'il n'ait eu que peu de contacts sociaux avec les Denis, et, aucun, avec d'autres

---

<sup>3</sup> Voir leurs biographies et la note "Papiers de famille Fonsale".

bordelais. Il soignait sa goutte régulièrement à Barèges, et dut aller à Saïgon plusieurs fois pour de longs mois.

Dès leur arrivée, Gabrielle avait fait des cures thermales et redoublé ses prières pour avoir un enfant. Elle fut exaucée, le 13 novembre 1896, avec la naissance d'un fils, qui sera le seul héritier du nom. Le nouveau né fut nommé Henry, comme ses deux oncles religieux, Joseph comme son grand père maternel, et Paul comme son parrain, l'oncle qui avait marié sa mère ; Gothon fut sa marraine. Son père avait quarante sept ans, sa mère trente trois, et, il était si bienvenu, si entouré qu'il lui serait peut être difficile de devenir lui-même au centre de cette famille si religieuse et plutôt âgée<sup>4</sup>.

Mauriac n'a-t-il pas écrit :

*" Suis-je cet animal dressé dès l'enfance par la crainte? Souviens-toi, ce Dieu de ton enfance qui régnait dans la maison de famille, contrôlant tes moindre gestes , tes furtives pensées...Une gorgée d'eau avalée en se lavant les dents et ta communion devenait sacrilège."*

De Bordeaux, cette ville où il va vivre, Lacouture dit *qu'elle est dans le marasme , ligotée dans ses conformismes bigots, bourgeois et conservateurs*, et, citant Mauriac : *A Bordeaux , nul réfractaire ne saurait survivre ; coûte que coûte, il faut prendre son rang, accepter d'être une pierre grise du gris édifice.*

Certes, Aimé et Gabrielle n'étaient pas bordelais : ils étaient des "immigrants" de fraîche date, et Henry dût s'intégrer à un monde différent des leurs. Son aîné de dix-sept ans, Giq le précéda à Tivoli, et, après, un stage à Londres, il partit pour le Tonkin. Mathilde, plus jeune de deux ans, alla au Cours Saint Seurin<sup>5</sup>, puis, après son mariage avec Louis de Reboul, officier de cavalerie, vécut dans les garnisons d' Alençon, Tlemcen, etc... Quant à Marie Josèphe, mariée à François Dillemann, agriculteur en Médoc, elle mourut à vingt quatre ans. C'est donc Henry le seul qui vécut à Bordeaux.

Par sa femme, il était allié à des Médocains et devint même un jour, propriétaire de vignoble, mais malgré sa réussite professionnelle, il se sentit toujours assez étranger dans cette société dominée par les anglo-saxons, les protestants, les négociants en vin, ces concurrents ou adversaires des gascons, des catholiques et des viticulteurs.

## Jeunes années

La voie de l'intégration, c'est l'école. Heureusement, Henry, comme sa mère et ses sœurs y réussit brillamment. Ses parents suivaient ces études, avec une vigilance sans défaillance, et, après des années couronnées de prix à Tivoli<sup>6</sup>, il passa le premier baccalauréat en juillet 1912, avec une mention "assez bien" , (rarement donnée alors), et celui de philosophie en 1913. Parallèlement, il cumula les postes de responsabilité sur le

---

<sup>4</sup> Lettre de Mathilde de Reboul. 1982.

Devant nous enfants, il n'était jamais question des difficultés vécues par nos parents.... Aimé, sa tendresse était même parfois un peu contraignante pour ses enfants, surtout les derniers temps de sa vie quand il était malade. Il n'aimait pas les voir s'absenter, même pour quelques jours....Le départ d'Henry aux armées fut pour mon père une terrible épreuve. Henry chercha à l'atténuer en écrivant tous les jours, en donnant surtout de bonnes nouvelles. Quand il devait aller au combat, c'est surtout ses soeurs qu'il prévenait.

<sup>5</sup> Ecole de filles des "Dames de Sainte Clotilde", proche de la basilique de Saint Seurin, paroisse des Fonsale pendant plus d'un siècle.

<sup>6</sup> Après l'école de la rue Huguerie, où il a neuf prix, il entre en 7° à Tivoli, en octobre 1905 .

plan religieux : Maître de Cérémonies, c'est à dire, chef des enfants de chœur, il était aussi Président de la Congrégation de la Sainte Vierge, Vice-président du Cercle Carayon La Tour<sup>7</sup>, et secrétaire de la Société de Saint Vincent de Paul ! Il était donc, en droit d'aspirer à la consécration suprême des collèges de jésuite : le Prix d'Honneur. Hélas, non seulement, il ne l'obtint pas, mais il ne put pas protester, car, il fut attribué à son meilleur ami : André Courau<sup>8</sup>. Cruelle déception qui explique peut-être l'acharnement avec lequel, plus tard, il attendit de ses fils des succès qu'ils n'obtinrent d'ailleurs pas. Il faut noter que le cercle Carayon La Tour avait un caractère politique marqué qui ne serait pas admis de nos jours, et qu'il devait être proche de l'Action Française de Maurras dont des fidèles dirigeaient l'Action Catholique de la Jeunesse Française.<sup>9</sup>

En Mai, Henry avait fait, comme d'usage chez les Jésuites, une "retraite de fin d'études", et une photographie annotée nous donne les noms de ses camarades : C. de Saint Paul, R. de Cauna, P. Gras, X. de Grangeneuve, J. de Baritault, L. Cousty, A. Courau, J. Casassus, G. de Montbron, P. Dugravier, P. Glotin, P. Barbaudy.

Courau et lui pour finir les vacances de 1913, allèrent à Rome en "pèlerinage"<sup>10</sup> avec l'Action Catholique.

Gare d'Orsay, à huit heures, l'oncle Albert Dillemann les attendait. Il les emmena en taxi chez lui, puis à l'église où ses parents s'étaient mariés, avant de les rembarquer le soir. A Rome, ils furent bénis par Pie X, et, Henry ramassa au forum un morceau d'amphore qu'il conserva toute sa vie.

En octobre, Henry s'inscrivit à la Faculté de Droit. Il pratiquait l'escrime, montait à cheval, [nageait à Arcachon où il passait en famille les vacances d'été](#), mais ignorait les sports collectifs si prisés par les bordelais, dont il écartera aussi ses fils. Sa culture littéraire était très classique. Il lisait beaucoup à sa mère qui était très myope. Il connaissait par cœur des vers de Cyrano de Bergerac, dont le "panache" était très à la mode. Mais il citait surtout Musset :

*"L'homme est un apprenti, la douleur est son maître, et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert" "Les chants désespérés sont les chants les plus beaux, et, j'en connais d'immortels qui sont de purs sanglots."*

Par ailleurs, il était un admirateur de Maurice Barrès "Président de la ligue des Patriotes, insolemment réactionnaire, catholique apparemment agnostique" selon Lacouture, qui préparait les français à la Revanche et à la reconquête de l'Alsace, patrie des Dillemann, perdue en 1870.

Sa première année de droit se termina par un échec, dû peut-être à la griserie de la liberté universitaire, et il dû la redoubler jusqu'au 6 Avril 1915, date de la fin de son sursis militaire. Depuis le 2 Août 1914, la France était entrée dans une guerre qui dura quatre ans.

---

<sup>7</sup> Joseph de Carayon La Tour 1824 - 1886, Président de la société civile de Tivoli, sénateur d'extrême droite selon : Des Hommes et des Activités de J.&B. Guérin 1957.

<sup>8</sup> Prêtre, mort en 1933.

<sup>9</sup> Voir note sur l'Action Française en annexe.

<sup>10</sup> Du 19 septembre au 20 octobre, en train par Paris, Turin, Gênes, Rome, Venise, Milan, le Lac Majeur, Berne, Paris et Bordeaux. Il a laissé quelques lignes de journal.



Comme tous les étudiants, Henry fut envoyé pour six mois à Saint-Cyr, d'où il sortit Aspirant. Après huit mois d'exercice près de Paris, le 63<sup>e</sup> Régiment d' Infanterie rejoignit le Front en juin 16 : Laon, Reims, Le Chemin des Dames, la Somme, Alsace sud et la Champagne furent ses affectations. C'était la guerre des tranchées, coupée de repos et de périodes de formation. En août, ils eurent cinq tués et douze blessés. Le 15, Henry était engagé dans un violent coup de main . En novembre, pendant deux mois, il restaura de nuit les tranchées bombardées de jour : vingt trois tués et quatre vingt blessés. En février 17, une nappe de gaz les frôla. En juin, deux à trois cents hommes furent touchés par la crise de défaitisme, mais rentrèrent dans le rang après la mutation de quelques meneurs.

Henry a gardé deux plans de tranchées, et les ordres des actions qu'il a dirigé en avril et septembre 1917, près de Mourmelon (entre Reims et Chalons). Ses grenadiers d'élite devaient prendre de nuit un blockhaus, le fouiller et faire des prisonniers : ils eurent un tué et huit blessés. Nommé Sous-lieutenant le 10 novembre 1917, il reçut la Croix de Guerre le 30 janvier 1918, après un coup de main sur un fortin, où ils tuèrent le garde à l'entrée et prirent douze prisonniers. En vingt quatre minutes, ils eurent deux morts et vingt cinq blessés. En mai 18, la défense du mont Saint- Pierre contre une attaque appuyée par des avions fit quatre vingt quatorze victimes. En juillet, l'ennemi employa l'ypérite pendant une permission d'Henry, les gaz firent quatre morts et vingt six intoxiqués. Pendant le dernier assaut, en octobre, près de Vouziers, le régiment eut quatre vingt tués, deux cent blessés et quatre cent soixante quinze gazés "sérieux".

Après l'armistice, Henry fut affecté dans les Pyrénées au fort de Mont-Louis pour renforcer la douane et démobilisé le 29 juillet 1919. Il ramenait l'éclat d'un obus de 130 auquel il avait échappé le 1 avril 1917, qui servit de presse papier, sur son bureau. Il fut fidèle aux réunions d'anciens combattants, mais ne parla plus de cette guerre en dehors, même à sa femme, signe qu'il en gardait une profonde blessure . Pour ne pas le comprendre, il faut ignorer l'horreur de ces corps à corps dans ces fossés boueux, de ces heures sous les bombes, et, l'affreuse angoisse de l'asphyxie par ces gaz qui vous brûlaient de l'intérieur.

Mais l'armée c'est aussi un monde où les règles bourgeoises n'ont pas cours , où le vol n'est que de la fauche, où l'on peut faire le mur tant qu'on n'est pas pris, où l'on se soûle avec la gnôle du colonel avant l'assaut ou pendant un "dégagement" : le contraire du monde de sa jeunesse. Comme il l'a écrit : *la guerre a libéré un garçon de vingt deux ans...* Mais les gueuletons de la "Bande des Joyeux", même avec Bal, ne font pas oublier qu'en 1915, il présidait aussi le Funambulesc'Club, dont le premier but était la défense du français et le second de faire preuve de cran en première ligne.

Il a lié sous l'uniforme, des amitiés durables comme Célice, un médecin, Hamie, professeur à l'Institut Agronomique. Mais il y eût les morts parmi les proches : Xavier de Grangeneuve dans un char, Joseph Dillemann le fils d'Albert qui l'avait accueilli en route vers Rome, trois autres cousins Dillemann : Henri, Jacques et Jean, et tant de camarades de tranchée...

---

<sup>11</sup> Henry a conservé son Livret Militaire, ses agendas, un livre sur son régiment écrit par un agrégé de lettres, ancien porte-drapeau "Le Six-Trois au feu" et des photos annotées. Voir note "Papiers de famille Fonsale"1995, où ils sont reproduits.

Avant même d'être libéré, une autre épreuve l'avait affecté : la mort de son père, le 20 février 1919. *La date la plus importante pour un homme est celle de la mort de son père* a écrit Simenon<sup>12</sup> qui adorait le sien. Cela est sûrement vrai pour Henry qui, de plus, se trouvait ainsi bien seul et bien jeune pour faire sa vie. Pour mesurer combien Henry a perdu du fait de cette mort, il faut lire les lettres que son père a envoyées à Giq pendant des années pour le guider et l'aider dans sa carrière. Quel appui aurait-il été pour son fils !

Lors des obsèques, il revit Cécile Alibert, l'amie de pension de sa sœur, qui venait souvent déjeuner chez eux avant-guerre. Il l'avait revue le mois précédent au mariage de Mathilde et demandé à sa mère de la retenir après l'enterrement. Elle avait vingt ans, elle était belle et charmante : les fiançailles furent vite conclues. Quelques jours plus tard, il lui envoya "le Trésor des Humbles" de Maeterlinck, annoté. Le 3 avril, il alla à Belgrave faire sa demande avec sa mère, et le 8, leur engagement fut officiel.

Qui était donc cette jeune fille qui s'engageait avec un garçon de vingt deux ans, sans métier, sans diplôme, dont on ne savait comment il avait traversé ces quatre années terribles<sup>13</sup> ? Peut être pensait-elle qu'elle n'avait guère de temps pour réfléchir, car après cet holocauste, il n'y aurait pas assez de maris pour toutes. Peut-être était-elle assez psychologue pour être sûre de son choix.

## [sommaire](#)

### [CECILE ALIBERT](#).<sup>14</sup>

Cécile était la quatrième fille d'une famille profondément enracinée dans le Médoc, et qui y occupait une place importante. Son grand père, Constant Alibert, s'y était fixé après son mariage avec sa grand mère Liquard, dont les aïeux étaient viticulteurs depuis des siècles, sans doute. Constant devint comme médecin une personnalité locale. De plus, il créa une banque à Pauillac pour ses trois fils aînés qui épousèrent des filles de familles connues en Médoc. L'un, François, marié à Céline Serre de Bordeaux, devint Conseiller Général. Le second Paul épousa la fille du banquier Auguste Carrère. Le troisième, Marcel, père de Cécile, épousa celle du banquier Louis Carrère. Ces deux cousines avaient pour grand père Jean Baptiste Lapierre, un béarnais marié à Pétronille Croizet, de vieille souche médocaine. Après s'être enrichi en Médoc, il y créa une banque.

Constant avait aussi une fille, Isabelle, qui se maria à Brest, et, un dernier fils, Clet, qui devint médecin de marine.

Cécile ne connut ni son grand père Constant Alibert, ni sa grand mère Carrère, morte quatre ans après la naissance de sa fille. Mais elle fut très proche de sa grand mère Alibert, née Liquard, qui habitait tout près, et partageait sa chambre avec elle parfois. Quant à son grand père Carrère, il habita avec eux de son veuvage jusqu'à sa mort.

Le père de Cécile, Marcel Alibert, était comme ses deux frères propriétaires de plusieurs domaines, et, en particulier, du Château Belgrave où il habitait ; il fut longtemps banquier, et joua un rôle important dans le syndicalisme agricole. Il resta très proche de sa sœur Isabelle, et, sa femme et ses enfants passèrent de nombreuses vacances en Bretagne avec

---

<sup>12</sup> Le Fils 1957

<sup>13</sup> Voir l'annexe : La Grande Guerre.

<sup>14</sup> Notes données par elle.

leurs nombreux cousins. Par contre, les relations avec les autres membres de la famille étaient limitées à la suite de conflits successoraux.

Marcel et Madeleine Alibert eurent six enfants dont les trois dernières vécurent à Bordeaux. Cécile resta toute sa vie très proche d'eux tous. Son mari aussi qui trouva en Marcel un autre père. Elle eût cependant du mal à faire sa place entre une aînée très admirée, [Simone](#), une seconde contestataire, [Marcelle](#), le seul frère, [Henry](#), et les dernières, la très jolie blonde [Nénette](#), et la charmante brune, [Denyse](#).

A la différence d'Henry, Cécile était donc bien enracinée dans la région, sans être vraiment bordelaise, mais, comme lui, elle lia dans son école des amitiés bordelaises pour la vie.

Elle naquit le 25 novembre 1898, à Pauillac, rue Rabier, et fut baptisée le 27 à St. Laurent. Elle eut pour parrain son oncle Paul, et pour marraine Mary, fille de François.<sup>15</sup> Quelques jours après, le médecin appelé parce que le bébé végétait, découvrit en palpant les seins de sa nourrice, qu'elle n'avait pas assez de lait. La nouvelle nourrice, Louise, fille du vacher des voisins, était "fille-mère". Installée à Belgrave aussitôt, elle y resta comme cuisinière, jusqu'à son mariage<sup>16</sup> vers 1908. Elle fit de Cécile la marraine de sa fille et lui donna le même nom. Elle leur manifesta tant de tendresse, que Cécile pensait toujours à elle avec beaucoup de reconnaissance et d'affection : peut-être lui devait-elle l'équilibre qu'elle conserva toute sa vie.

Cécile apprit à lire avec Mlle. Laporte, institutrice logée, qui fit la classe aux trois aînés jusqu'en 1904. Simone et Marcelle entrèrent alors à St. Seurin et Henri à St. Jean de Bazas.

En octobre 1906, à huit ans, Cécile devint pensionnaire à St. Seurin. L'été précédent, elle était allée à Lourdes seule avec sa mère. Elles avaient ensuite rejoint son grand-père, Louis Carrère à Cauterets où il faisait une cure. De là, ils avaient visité à Tarbes, le cousin Duplan, médecin qui avait une voiture (première expérience), et à Soués, les Carrère Vergés qui habitaient la maison de famille dans le village.

D'octobre 1909 à l'été 1912, elle devint externe, les parents s'étant installés rue de la Trésorerie. Lors du départ de Belgrave, les chevaux furent vendus, sauf Musette, et le cocher fut licencié. Musette était la jument grise avec laquelle Marcel allait à Pauillac déjeuner au bistro de Mme. Hostins et que les filles pouvaient conduire.<sup>17</sup>

Cécile fit sa Première Communion avec Mathilde Fonsale le 26 mai 1910 à St. Seurin, et fit ainsi, connaissance de son futur mari... Le menu imprimé du déjeuner comprend six plats et quatre vins avant le champagne. Après 1912, elle déjeunait le jeudi, chez les Fonsale. Elle découvrit aussi, à cette époque Les Abatilles, avec les Maydieu, qui avaient acheté la forêt pour faire un lotissement.

En 1912, son père acheta à Delord une limousine Bentz, quand ils quittèrent la maison de la rue de la Trésorerie. Pour le premier voyage jusqu'à Belgrave, les pneus crevèrent trois fois, et, faute de chambre à air en bon état, il fallut boucher le pneu avec de la paille. La Bentz ne fut vendue qu'en 1919.

En juin 1914, Cécile reçut neuf prix et deux accessits, la Rosette de Sciences, et le Prix d'Honneur, mais fut collée au Brevet Élémentaire pour le dessin. Elle l'obtint le 8 octobre, mais échoua au Brevet Supérieur, en 1916, "comme toutes les élèves des écoles libres".

---

<sup>15</sup> En annexe, le menu du déjeuner : huit plats, et neuf vins dont un Mouton Rothschild 1890.

<sup>16</sup><sup>12</sup> Son mari, peintre avait une boutique de droguiste à Lesparre

<sup>17</sup> Musette fut donnée en 1919 à Marie-Josèphe Fonsale. Henry la conduisit de Belgrave à Sans Soucy, le 12 août. Elle partit pour St. Vivien avec Marie--Josèphe..



Elle passa ensuite trois ans à Belgrave, mais, elle avait été marquée à vie par “ces dames”. Il est curieux de noter que la discipline rigoureuse des couvents qui l’a rendue un peu maniaque comme sa mère, ne l’a pas empêchée de rêver de revenir dans une communauté religieuse pour échapper aux misères du monde.

Pendant ces trois années, elle donnait bénévolement des cours de piano, trois fois par semaine, à l’Ecole libre de St. Laurent, elle travaillait beaucoup le piano, tricotait pour les soldats et, bien entendu, faisait sa chambre. Lorsque les Américains arrivèrent en 1917, ils étaient attendus avec d’autant plus de sympathie que Bordeaux avait eu les premières relations consulaires de leur pays à l’étranger. Ils apportèrent le vent du large dans ce petit monde, et laissèrent une image si forte que, longtemps après, Cécile saisit deux fois l’occasion d’aller dans leur pays de rêve. Léonard Smith, avocat engagé volontaire comme tous ses camarades, demanda la main de Simone. Dorsey, le flirt de Cécile, venait du Colorado. Il resta avec ses camarades qui animèrent le bal de l’armistice à Belgrave. Après la guerre, il ne donna malheureusement plus de ses nouvelles. Somme toute, ces quelques jeunes américains apportèrent la seule note de gaieté dans une jeunesse très austère : Cécile n’a pas eu de vraie jeunesse ; est ce pour cela que, selon ses dires, elle rêvait d’être une hétaïre dans un harem ?

Le 3 janvier 1919, elle revit Henry pendant une permission, il l’invita à boire une tasse de chocolat sur les allées de Tourny. Le 14, au mariage de Mathilde, ils étaient voisins de table ; faute de garçons, Cécile n’avait pas de cavalier. Elle portait une robe rose pâle et un chapeau mordoré qui plut beaucoup à Yvonne Briand Vizioz. Le 26 février, après l’enterrement d’Aimé, ce fut le moment de la décision. Mais, pour convoquer la noce, il fallut attendre jusqu’au 29 juillet, la démobilisation d’Henry. Il acheta alors une bague pour sa fiancée avec tout le pécule versé par l’armée.

## [sommaire](#)

### LE MARIAGE.

Le 22 septembre 1919, le contrat de mariage fut signé à 15 heures 30 chez Maître Fulchi, et le mariage civil célébré à la mairie de St. Laurent à 17 heures. Le lendemain, la messe fut célébrée par André Courau, l’ami du collège. Elle fut suivie d’un déjeuner à Belgrave, avec huit plats, glace, dessert, quatre vins et champagne. Louis Alibert, poète et romancier, dédia ces vers à sa cousine :

*Puisque l’heure est venue où ton âme entr’ouverte  
A la vie au bonheur,  
Tendrement s’est offerte,  
Demeure avec la foi , d’être heureuse toujours,  
Alors, pour toi, les jours viendront après les jours,  
Berceurs ensoleillés, et tels que tes pensées  
Les plus douces seront sans effort, exaucées.  
Et je n’ajoute plus qu’un vers à ce couplet :  
A ta santé Cécile, à ton bonheur complet.*

A six heures, les époux, partirent en taxi pour Bordeaux, passèrent la nuit chez les Fonsale, et le lendemain prirent le train de nuit pour Marseille. Ils en repartirent pour Toulon d’où le tramway, les amena à Hyères. Le 26, ils embarquèrent à la Tour Fondue,

pour Porquerolles. Le 9 octobre, ils visitèrent Hyères, puis la côte, jusqu'à Monaco, revinrent à Arles et Bordeaux, le 17. Ils finirent le mois à Sans Soucy et Belgrave et s'installèrent rue de la Croix Blanche en novembre pendant qu'Henry faisait la dernière année de licence en Droit.

Durant les soirées, Cécile lui faisait réciter ses cours, et en juillet 1920, il obtint sa licence. Le temps pressait, car, un enfant était attendu pour octobre. Pour fêter le diplôme, il emmena sa femme faire son premier voyage à Paris. Ils logèrent à la Maison Dorée<sup>18</sup> et visitèrent les cousins Dillemann et les médocains Mucy-Louis.

Avant de décider de sa carrière, Henry alla voir l'ancien associé de son père, Alphonse Denis, qui était un notable, mais, il semble que l'accueil ait été réservé, peut-être, à cause des difficultés survenues entre les associés au début de la guerre. Aimé avait démissionné fin 1913, disant que son fils ne s'intéressait pas à une carrière commerciale, et avait refusé de reprendre du service pendant la guerre. Il y avait dans sa succession des intérêts en Indochine communs avec Denis, qui étaient gérés par ceux-ci. Henry semble avoir eu dès 1913 une autre ambition que le "commerce". Les jésuites n'ont jamais favorisé cette orientation.

Il semble qu'il se soit décidé pour le notariat, pour reprendre la tradition de ses aïeux, malheureusement interrompue par son grand père. Cela explique que plus tard il ait tant fait pour s'assurer qu'un fils lui succède. Il alla donc se porter candidat chez le notaire de la famille, Fulchi, qui le prit, sans salaire pour un mois. La succession de son père avait été partagée, le 7 avril, et, sa mère préparait une donation-partage<sup>19</sup>. Certes la guerre avait coûté cher, et le capital familial avait été bien réduit, mais la part d'Henry lui permettait l'achat d'une étude notariale et d'un logement. Son travail fut vite apprécié, et Fulchi lui donna un salaire de débutant. En 1924, l'étude Dugravier fut disponible, et, avec l'appui du cousin Justin de Selves, qui était Président du Sénat, Henry fut nommé notaire, le 2 mars 1925. Il avait 29 ans.

Les bureaux, 12 rue des Piliers de Tutelle, étaient voisins du Grand Théâtre, mais archaïques et si sombres que la lampe restait allumée en permanence. Dès le début, son beau-père lui apporta la clientèle du Crédit Agricole, dont il était Vice-président. Ce n'était alors qu'une petite coopérative, mais devint après 1945 une très grande banque, et donc, un gros client.

## [sommaire](#)

### UNE FAMILLE NOMBREUSE.

Après la naissance de Claude, en octobre 1921, la famille s'installa 28 rue Charles Monselet. A deux pas de Gabrielle, cette petite maison avec un jardinet, était dans une rue très calme dont les pavés énormes n'avaient pas été refaits depuis des lustres. Un gros poêle à charbon situé au bas de l'escalier assurait le chauffage général. A une dizaine de mètres, la cousine Marguerite Sidaine avait une vue directe sur la façade. Mais les querelles avec ses parents, les Paul Alibert, n'étaient pas oubliées et, les contacts restaient très distants. Le garagiste voisin Paul réparait les trottinettes gratuitement. Les Hirigoyen habitaient à côté.

---

<sup>18</sup> Boulevard des Italiens.

<sup>19</sup> Réalisée le 7 novembre 1924.

L'été était partagé entre Sans Soucy, la propriété Fonsale à Lormont, et, à Arcachon, la villa Célica, en face de Foulon, sur la plage : Henry, travaillait le soir pour le notaire local. Il y avait aussi, des séjours à Belgrave, mais brefs. C'est surtout avec Gabrielle que les relations étaient constantes.

1925, a commencé par le drame de la mort de Marie Josèphe Dillemann née Fonsale (sœur d'Henry), des suites de la naissance de deux jumeaux et d'une décalcification mal soignée. Cécile fut très impressionnée, d'autant qu'elle était très proche de cette charmante belle sœur. Ayant vendu Sans Soucy, Gabrielle loua alors pour trois mois une maison à Soulac, proche de François, où se retrouvaient ses petits enfants. De même en 1926.

La cuisinière s'appelait Anna, et, la première bonne Camille. Elle était très aimée, mais fut remplacée par Nina, une espagnole qui protégeait Hélène comme une tigresse. Les enfants allèrent à Salies pour se fortifier pendant trois semaines. Les deux garçons rentrèrent au cours Réguron, à côté du Palais Gallien. Pour les naissances de [Marie-Jo](#), et [Jean Marie](#), les aînés logeaient chez leur grand -mère. [A partir de l'été 27, jusqu'en 34, Cécile et ses enfants passèrent l'été au Moulleau](#), avec Gabrielle et les cousins, [dans les villas Surprise, René, Tranquille, Alba, Ste. Marie....](#)

Dès ces années, le Droit d'aînesse régla la situation de Claude, toujours suivi de [Xavier \(lien photo\)](#) et d'Hélène ([lien photo](#)) avec [Marie-Jo](#), et tous les quatre en pâtirent à un moment ou un autre.

En Octobre 1930, ce fut le déménagement rue Roger Allo<sup>20</sup> après des travaux importants. Pour la première fois, nous avons le chauffage central (au charbon) et le téléphone. Les deux aînés rentrèrent à Tivoli, demi-pensionnaires. Ils n'étaient libres que l'après midi de jeudi et dimanche. Mme. Gaillard, emmenait les aînés au Parc, le dimanche ; et, le jeudi, ils allaient avec les louveteaux. L'arrivée de Nounou, après la naissance de Jean Marie, fut mémorable. C'était un dragon vieillissant et rustique qui terrorisait les "petits". Après un bref essai malheureux d'un ménage de valet et cuisinière, Marie-Louise et Francine arrivèrent en 32 de chez les amis Archambaut dont la mère était morte. Cilia naquit l'année suivante. Elle dut porter, pendant son enfance, une brassière métallique pour la redresser. Jean Marie, était très nerveux. Chaque matin, la peur de manquer le car qui venait le prendre pour le collège était telle qu'il ne voulait pas prendre son café au lait, ce qui provoquait la colère de son père. Il passa des hivers à Villard de Lans après une primo-infection tuberculeuse. Cécile l'y accompagnait avec Guitte Guérin qui y avait aussi mis une de ses filles : Cela renforça leur amitié. Marie-Jo fut un peu grosse dès ses premières années. Elle a porté un corset pendant quelques années. Peut-être souffrirent-ils tous les trois de la personnalité de cette Nounou.

Les filles quittèrent le Sacré-Cœur pour Saint-Seurin dont l'uniforme violet était très laid. Mais les Mères avaient convaincu Cécile qu'elle devait donner l'exemple pour que les "bonnes familles" leur confient leurs filles. Amie Smith vint de New York pensionnaire au Cours en 1932, et Denyse la rejoint en 1933. Elles venaient à la maison les jours de sortie, mais étaient très malheureuses dans ce monde si différent. En 34, Henry eût à vendre aux enchères une maison du Moulleau pour Madame Touchard. Il voulut faire monter les enchères et se retrouva adjudicataire d'une villa microscopique qu'il baptisa "Xavier", comme l'avenue où elle se trouvait. Deux parents, huit enfants et deux domestiques, s'y casèrent, plus, à l'occasion, le fils de Marie Louise, le matelot Pierrot.

Le 5 Août de cette année commença une douloureuse série de deuils avec la mort de Denyse Imberti dans un lac des Etats Unis, qui fut suivie de celle d'Henry Alibert dans

---

<sup>20</sup> Alors, rue Caussan.

une avalanche, puis en 1938 de celle de leur mère, et, en 1941, celle de Gabrielle, renversée par une voiture allemande, et enfin de Marcel Alibert.

A la rentrée, les aînés devinrent pensionnaires à Sarlat pour quatre ans. Après la mort de sa mère, Mariella qui avec ses frères vivait chez sa grand-mère Imberti, faisait souvent des séjours à la maison. Cilia, sa cousine proche en âge, ne s'en réjouissait pas, et, était jalouse de la place qu'elle prenait. Elle ne fût pas la seule à trouver que Cécile donnait trop de place à sa sœur Simone, et aux cousines diverses.

En Mars 1936, la naissance difficile d'[Odile](#) et [Béatrice](#) acheva la famille , et, les problèmes particuliers aux jumeaux la changèrent profondément. Quelques jours avant, Adolf Hitler avait réoccupé la Rhénanie sans provoquer de réactions des Anglais et de Français qui perdaient ainsi leur supériorité militaire et morale. La menace de guerre angoissait ceux qui étaient lucides.

En Octobre 1937, Hélène fut envoyée à Aigle en Suisse, où la réclamait l'ancienne maîtresse de Cécile, Madame de La Tour d'Auvergne, "Mère Marguerite Marie". Elle y resta jusqu'en Avril 1939 : l'invasion de la Tchécoslovaquie par Hitler rendait la guerre inévitable.

En 1938, l'achat de [Ste Thérèse \(coté bassin\)](#) et [\(coté terre\)](#) au Moulleau réalisa le rêve de Cécile d'avoir une maison les "pieds dans l'eau". Finie la corvée d'amener les enfants à la plage, mais, il restait celle de la forêt pour les petits, l'après-midi. En Octobre 1939, Claude rentra au Noviciat jésuite, mais il en partit en Juin 1940.

## [sommaire](#)

### LA VIE DE FAMILLE.

La maison, 29 rue Caussan (rue Roger Allo en 2017), était à 20 minutes de celle des Alibert et du collège de Tivoli, à 15 minutes du Cours Saint Seurin, et du ménage de Denyse, à 5 minutes de celui de Nénette, et à 2 de la mère d'Henry. La paroisse Saint Seurin était à deux pas, et l'Etude notariale à 10 minutes. Le pharmacien, le boucher, l'épicier étaient voisins et les autres livraient à domicile. Mais cette proximité était compensée par des règles qui maintenaient des distances : Les enfants vouvoyaient les parents et tous les adultes, eux, les tutoyaient. Curieusement Cécile avait tutoyé ses parents, mais elle vouvoyait son mari. Dans les écoles de filles, les élèves se vouvoyaient. Les garçons s'appelaient par leurs noms, pas par leurs prénoms. Les enfants ne pouvaient sortir de la maison sauf pour aller à l'école par le chemin prescrit, et, sans s'arrêter. La ville était alors bien paisible, mais, le soir, Henry verrouillait la porte à double tour, et il gardait un revolver de l'armée, qu'il entretenait en tirant parfois dans le jardin.

En entrant dans la maison l'on montait quelques marches. Le palier ouvrait à droite sur la salle à manger, en face sur le salon et à gauche sur la cuisine. La salle à manger donnait sur la rue et, par une grande porte coulissante, sur le petit salon. Celui-ci avait une fenêtre à guillotine et à petits carreaux donnant sur le jardin. La cheminée séparait le bureau d'Henry d'une banquette d'angle encadrée par une bibliothèque. Un piano était dans un coin face à une vitrine. Une porte coulissante vitrée donnait sur le grand salon qui ouvrait sur la véranda. Du palier, partait un escalier pour le sous-sol et les étages. Le sous-sol sur la rue était de plein pied avec le jardin. Une salle de jeu et une lingerie donnaient sur le jardin, et les caves ouvraient sur la rue par un soupirail permettant la livraison du charbon.

Au premier étage, la première chambre sur rue affectée aux deux aînés, était séparée de celle des parents par leur cabinet de toilette. Sur le jardin, une chambre était pour les filles, et une petite pour Jean Marie.

Au second, une chambre à donner et deux chambres de domestiques donnaient sur le jardin. Des greniers mansardés avaient des lucarnes sur la rue.

Après 1936, les aînés prirent la chambre à donner au second, d'où ils faisaient des signes aux jeunes filles du lycée. Hélène et Marie-Jo prirent celle sur rue du premier, laissant la leur à Cilia, Odile et Béatrice.

La façade sur rue était à l'est, celle sur jardin, à l'ouest. Le jardin était bordé de jardins. Au fond, celui du lycée Mondenard était très grand : Avant la construction d'un bâtiment mitoyen, la vue allait jusqu'aux grands boulevards.

Pendant ces années de 1930 à 1940, la vie domestique suivait un rythme immuable : Les premiers tramways réveillaient ceux qui avaient une chambre sur rue. La cuisinière se levait la première pour recharger en hiver la chaudière au charbon , et, préparer le petit déjeuner. La femme de chambre le servait aux enfants dans la salle à manger et le portait aux parents dans leur lit. Le laitier avait déjà versé quatre litres de lait dans la casserole que lui tendait la cuisinière par la fenêtre, et le boulanger avait livré d'énormes miches de pain. Les garçons filaient les premiers à Tivoli et Henry à l'étude. Cécile, en robe de chambre, faisait les menus avec la cuisinière qui partait ensuite faire les achats. Elle passait un chiffon à poussière dans le salon, faisait sa toilette et sortait vers 11 heures pour quelques courses, si sa belle mère ne l'avait pas retardée par une visite impromptue. C'était l'achat du fromage et de fleurs au marché des grands hommes, et souvent, une visite à Mademoiselle Touton, la couturière chez qui les essayages étaient interminables et très fréquents. Cécile se trouvait laide et avait besoin d'être rassurée ! Elle était souvent en retard, et devait prendre un taxi sans le dire, car Henry n'aimait pas cela du tout. A 1 heure et 8 heures, les repas étaient expédiés en vingt minutes ; Henry rentrait peu avant et donnait le signal en criant Ho Hop dès la porte. Il vérifiait que toutes les mains étaient propres. Les enfants ne pouvaient parler que lorsqu'on les interrogeait, généralement sur leur travail. Le soir, Xavier s'endormait souvent de fatigue, et, pour se réveiller, il devait faire quelques tours de table. Le téléphone, grande nouveauté, interrompait souvent le repas.

Une lingère, Yvonne, venait repasser le linge que le blanchisseur ramenait le lundi, et faire de la couture. Ses heures se multiplièrent avec le temps, et, sa sœur, Jeanne, se joignit à elle. Un jardinier passait régulièrement. Le plombier, Cayrefour, était convoqué à tout propos. La ruche bourdonnait, pendant que Cécile tricotait au salon en bavardant à tour de rôle avec ses amies et prenait le thé. Les garçons rentraient juste à temps pour prendre un bain avant le dîner.

Comme l'a fait observer Philippe Ariés, la ville était devenue une agglomération sillonnée de véhicules et, la rue s'était vidée des petits métiers et des enfants qui y avaient trouvé tant à apprendre et à faire. Les domestiques rendaient aussi les enfants inutiles dans la maison, et, ils étaient enfermés à l'écart des adultes, sans activité valorisante. "L'école de la vie était fermée".

Absorbé par ses lourdes obligations, Henry, qui n'avait pas appris avec son père, ne bricolait pas, ni ne chassait, ni ne pêchait. Il ne jouait pas avec ses enfants, leur interdisait les sports d'équipe comme le football jugé vulgaire. Il travaillait une bonne cinquantaine d'heures par semaine, était presque tout le temps sous pression, et, le dimanche, était tout heureux de pouvoir s'isoler avec Cécile.



## [sommaire](#)

### ENTRE DEUX GUERRES.

Sa carrière et sa famille n'ont pas laissé beaucoup de loisirs à Henry pendant ces vingt ans, mais il suivait cependant avec sa femme, une vie culturelle : Abonnés à la N.R.F.<sup>21</sup> ils lisaient avec passion, et allaient au théâtre, souvent avec les Arsène Henry, à l'occasion de courts voyages à Paris. Avec un superbe phonographe en "bois de violon" ils achetèrent quelques disques<sup>22</sup> et abandonnèrent le piano où Cécile accompagnait la voix d'Henry. La radio, dénommée T.S.F., entra dans la maison malgré Jean Imberti qui craignait qu'elle mette fin aux conversations. Effectivement, les "nouvelles" accompagnèrent bien des repas. Marie-Jo avait manifesté des dons musicaux, et, elle était la favorite de Silhol l'animateur d'un cours qui leur faisait chanter des airs modernes comme : "Voilà les gars de la marine".

Il y avait à Bordeaux, une vie culturelle. L'Etude était mitoyenne du Foyer du Père Dieuzayde. Les clercs parlaient à travers la cour aux gens du foyer, mais Henry restait hostile à ce jésuite, leader du mouvement social. Il était prisonnier de sa classe qui a "perdu la victoire"<sup>23</sup> par son conservatisme. Il y avait aussi l'Abbé André Lacaze qui enseignait la philosophie à Grand Lebrun, un très brillant ami de Mauriac. Il y avait le Père Maydieu, leur ami d'enfance, devenu dominicain, directeur de la Vie Intellectuelle, puis co- créateur de Sept devenu Temps Présent. Pendant la Résistance, il a suscité le M.R.P., ces démocrates chrétiens qui ont créé l'Europe des six...Mais l'influence de Maurras était la plus forte, et elle poussera Henry à soutenir à fond le Pétain de Vichy, comme tant d'autres : Parmi leurs amis , les juristes Henri Vizioz<sup>24</sup> et Pierre Siré. Pendant un temps, Henry fut en relation avec le Père Bernard de Gorostazu qui devint adjoint à Rome, du Général des Jésuites. Préfet à Tivoli, c'était un homme d'ordre, toujours prêt à mettre en colle Xavier sur un coup de téléphone paternel.

Un consul organisa des cours d'italien où Cécile retrouva pendant un temps un groupe plus attiré par le jeu que par les langues.

Dés 1925, Henry passa le permis de conduire, et acheta une Citroën, le "Trèfle "avec lequel il emmena aussitôt Cécile et les deux aînés à Sarlat. Il resta fidèle à son garagiste Pichot et à la marque sauf à la Libération où il ne trouva qu'une Peugeot. Le reste du temps, il changea de voiture tous les deux ans, mais jamais en neuf, jusqu'à la fameuse DS en 54. Cécile qui commençait à avoir des vertiges apprécia beaucoup sa suspension pneumatique.

Les garçons n'eurent un vélo qu'en 38. Le premier bateau de la famille, fut un canot à rames, "Bichet", puis "Suroît" récompensa le succès au bac : c'était un bateau bricolé par un amateur, avec une voile de Monotype. Après quelques retouches, il navigua tous les jours, avec ou sans vent, avant de finir à Patiras, pendant la guerre.

En dehors de la nage au Moulleau, de la voile avec les Guérin ou les Maydieu, Henry jouait au tennis avec les Boireau. Cécile pratiquait un peu la nage et le tennis jusqu'en 36. Elle laissa Henry partir avec Jean Imberti pour voir la France gagner la Coupe Davis au

---

<sup>21</sup> La Nouvelle Revue Française publiait les meilleurs auteurs de cette brillante époque.

<sup>22</sup> de Lys Gauty, Vani Marcoux , et La Walkyrie.

<sup>23</sup> La Victoire Perdue de Claude Paillat,Laffont / le Monde 28-11-80.

<sup>24</sup> Mort le 1 / 8 / 1948 en avion à la Martinique avec Marcel Cerdan et Ginette Neveu.

Stade Roland Garros, avec Borotra, Cochet, Lacoste et Brugnon, le beau frère de Marie de Teyssieu.

Les Teyssieu ont occupé une place particulière dans leur vie, d'autant plus qu'ils n'avaient pas d'enfant<sup>25</sup>. Gérard était psychiatre, germaniste, attiré par le fascisme, provoquant. Marie, dont la mère morte jeune l'avait laissée responsable de nombreux jeunes frères, était une petite femme très forte. Elle était infirmière diplômée, apprit la dactylographie et la conduite automobile pour aider son mari, et était prête à relever tous les défis. Sa sensibilité s'exprimait dans son dévouement à ses frères, son amour pour Gérard, et son amitié sans faille pour Cécile. Sa grand mère Belloc avait perdu une fortune dans la crise de l'Argentine, mais, elle regardait le monde de haut : *Bon sang ne saurait mentir..* Elle venait voir Cécile souvent, en alternance avec Henriette Fourestier, Simone Chevalier, Guitte Guérin... Cécile recevait plus souvent qu'elle ne se déplaçait, et généralement, en tête à tête.

Un soir de l'automne 30, Henry et Cécile s'habillaient pour un dîner et les Boissarie étaient venus les chercher. Nénette était montée voir la toilette de Cécile, et Henry descendit rejoindre Jacques au salon. Curieusement, en ouvrant la porte, il trouva la lumière éteinte : *Ah! Jacques, pourquoi rester seul dans le noir?* Il alluma et trouva une vingtaine d'amis qui venaient pendre la crémaillère : Denyse et Jean, les Patrick et Loïc Bardinnet, les Jean et Robert Guérin, les Pierre Maydieu, les Daniel<sup>26</sup> Béguerie, les Georges Chaumet. Le repas était rentré en catimini, et la table mise sans bruit. La soirée fut très gaie et Jean alla chercher sur son dos, les deux aînés pour leur faire admirer la carotte allumée dans le nez de Chaumet.

Edouard Miaillhe qui gérait la fortune de sa femme aux Philippines, les invita à Cannes, où il menait grand train. C'était un client, un charmeur et un curieux. Patrick Bardinnet dirigeait l'affaire de rhum en France, Espagne, Allemagne, etc...Il amena d'Amérique l'habitude de fumer à table ! Ce monde d'amis d'enfance apparaît maintenant merveilleux par sa gaieté, sa gentillesse, sa simplicité, sa fidélité.

En juillet 35, Claude partit à Londres pour apprendre la langue. A son retour, il fut rejoint à Paris par Henry avec Xavier. Henry, pendant deux jours, leur fit arpenter la ville, apprendre le nom des douze avenues convergeant à l'Etoile, admirer l'obélisque ramenée d'Egypte par le cousin et amiral de Verninhac.

Après la mort de Denyse, Jean devint jusqu'à son départ pour le Maroc, un familier de la maison. Il était très aimé de tous. Il venait souvent le samedi soir pour le pot au feu, et Francine, la vieille femme de chambre, se mettait en frais pour l'entendre lui dire qu'elle était toujours jeune et jolie. Jacques passait aussi souvent le soir et bavardait pendant le dîner, avant de rentrer chez lui. Puis ce fut Marcel, qui devenu veuf, passait souvent vers cinq heures, après sa marche solitaire, et venait déjeuner le dimanche. Gabrielle venait tous les jeudi soir, mais sa présence ne détendait pas beaucoup l'ambiance. Elle recevait Henry et Cécile pour le dîner du Dimanche, alors que les enfants mangeaient des nouilles : l'eau de cuisson fournissait l'amidon pour le linge repassé le Lundi.

Claude ayant passé son bac devait quitter Sarlat en juin 1938, et Xavier demanda à rentrer aussi à Bordeaux . A l'automne, l'un rejoignit la faculté de Droit, et l'autre le lycée, malgré les réserves de Gabrielle. Hélène passa quelque temps chez les Dames de Sainte Clotilde en Suisse, mais ne s'y accoutuma pas.

---

<sup>25</sup> Voir par ailleurs, l'importance des Teyssieu pour les Fonsale.

<sup>26</sup> Pierre et Daniel sont morts le 6-12-36 en auto.

Personne ne soupçonnait alors à quel point, cette vie allait être bouleversée par la guerre certes, mais aussi l'urbanisation et la modernisation qui suivirent. Signes avant coureur, le chauffage au fuel élimina la corvée de charbon, et la succession d'Henry Alibert introduisit le réfrigérateur condamné par les gastronomes et imposé par les ménagères.

L'entre-deux-guerres, ces vingt années cruciales pour les rescapés de la première, s'achevait misérablement par une crise économique mondiale, le désordre en France, et le Fascisme triomphant aux frontières : Pour cet "aventurier du monde moderne" qu'est le chef de famille, selon Péguy, l'époque fut donc particulièrement difficile.

## [sommaire](#)

### LA DEUXIEME GUERRE.

En septembre 38, Henry arriva un soir au Moulleau en brandissant un journal où s'étalait un titre énorme : LA PAIX EST SAUVEE. Les accords de Munich n'ont reporté l'échéance que d'un an, mais ils montrent à quel point ceux qui avaient fait *la Der des Der* étaient incapables de concevoir que l'horreur allait recommencer. Malheureusement, ils n'ont pas su l'éviter. Le 26 août 39, le Lieutenant Fonsale était rappelé au 181<sup>e</sup> Régiment Régional<sup>27</sup>, et affecté à la garde de transformateurs qui pouvaient être menacés par la *Cinquième Colonne* ou par des parachutistes. La guerre fût déclarée le 2 septembre, alors que la famille était au Moulleau d'où les Smith repartirent en hâte. Pendant la "*Drôle de Guerre*", Cécile servit des repas à la Croix Rouge. Et puis ce fut le *Blitz krieg*, et la défaite de juin. Le monde s'écroulait : Tout était à craindre des envahisseurs. Henry essaya d'envoyer les deux aînés aux U.S.A., mais, il ne put avoir de visas. Xavier chercha un bateau pour l'Afrique ou l'Angleterre : trop tard, il n'en trouva pas. A la gare, Cécile servait des repas aux soldats en déroute. Henry alla avec Xavier chercher des réfugiés, dans une école proche, pour leur offrir un toit. Ils restèrent plusieurs mois.

Parmi les réfugiés se trouvait l'écrivain ami du Père Maydieu, Daniel Rops, qui fréquenta la maison.

La région était occupée, et deux millions hommes étaient prisonniers. Xavier alla faire la récolte aux environs puis à Barèges. La nourriture manquait, il n'y avait plus de chauffage, ni de voiture. A l'automne, des réfugiés s'installèrent au Moulleau, mais en juin 41, Ste. Thérèse fut réquisitionnée pour un amiral, et le bord de mer interdit. Les six derniers enfants passèrent l'été en Zone Libre, à Loulié, chez les Teyssieu, qui avaient du lait de vaches, des volailles et des porcs. En Septembre, Xavier partit pour l'école d'agriculture d'Algérie, en passant par Avignon où se mariait Georges Giqueaux. Cécile y alla comme accompagnatrice de malades, Henry et Hélène, comme un Notaire et sa secrétaire appelés à officier ! Au retour, leurs valises étaient pleines de haricots en vrac récoltés à Saint Ange par Giq., qu'il fallut porter de puis la gare Saint Jean... Peu après, Hélène accompagna Henry pour aller cacher "l'argenterie" de la famille à Langon.

En octobre, Gabrielle Fonsale mourut à la tombée de la nuit, "entre chien et loup", l'heure qu'elle préférait, renversée par une auto allemande qu'elle n'avait pas vue venir avec ses feux masqués. En décembre c'est Marcel Alibert qui s'éteignit chez lui entouré par Cécile et les siens. Le désarroi causé par ces deux décès fut d'autant plus grand que Henry et Cécile avaient vécu avec eux, depuis toujours, dans une grande intimité quotidienne.

---

<sup>27</sup> Il ne sera libéré que le 26 janvier suivant.

L'Occupation rendait difficile les questions de succession. Les communications étaient limitées avec la Zone Libre où se trouvaient les Reboul et les Faugère ; elles étaient pires avec le Maroc où étaient les Imberti, les Etats-Unis où était Simone Smith. Par ailleurs, la valeur des biens était erratique, ce qui ne pouvait que provoquer des tensions entre les héritiers. La maison de Gabrielle fut louée, Gothon qui ne pouvait rester seule fut logée au Bon Pasteur, la cuisinière Catherine vint rue Caussan. Les Boissarie qui avaient du partir de leur maison trop exposée aux bombes, s'installèrent Avenue Carnot avec Marie qui était au service de la famille depuis son adolescence, mais la maison resta en indivision. Cécile prit possession de Patiras que lui avait attribué une donation-partage. Les enfants Imberti, étant mineurs, reçurent un immeuble, l'Hotel de la Marine de Pauillac. Après la guerre, le règlement de la succession causa quelques difficultés : Les Boissarie durent quitter la maison qui fut vendue à Roger Lapébie, le vainqueur du Tour de France cycliste. Les enfants Imberti vendirent mal leur immeuble, et crurent qu'ils avaient été mal traités. Cécile versa spontanément une somme supplémentaire à ses sœurs pour ajuster les valeurs.

En janvier 1942, Cécile alla à Patiras : Le ravitaillement était devenu une obsession. Il fallait évidemment que cette terre si riche et si proche nourrisse la famille. Elle licencia le neveu Guy Breton qui ne comprenait pas l'urgence. Puis, elle alla en Vendée chez des fermiers, avec Hélène, pour se nourrir après un hiver où elle s'était trop sacrifiée pour les autres. Elles coururent les fermes pour ramasser du "ravitaillement" qu'elles ramenèrent à la force de leurs bras et organisèrent l'envoi périodique de colis par ces braves gens. Henry se faisait payer ses honoraires en nature. Il acheta une vigne à Barsac qu'il loua à un "moutonnier". Il ramena un agneau vivant par le train, et le fit égorger clandestinement par le boucher. Avec les uns ou les autres, il allait à vélo chercher des pommes de terre en banlieue et la pelouse du jardin fut semée en pommes de terre qui ne donnèrent rien. Madame Imberti éleva un porc pour eux à Villenave d'Orno. Hélène fut déléguée pour la cuisine du cochon à la place de Cécile qui était souffrante. Elle ramena le tout dans une remorque derrière son vélo.

En mai, Cécile reçut, au Grand Théâtre, la Médaille de la Famille qui donnait priorité dans les queues et un ruban rouge, qui ressemblait à celui de la Légion d'Honneur et lui ouvrit bien des portes. Lorsque l'été 42 arriva, la famille fila à Patiras où les Valverde avaient développé la production des volailles, légumes, beurre, oeufs, fromages. De quoi remonter tous ces jeunes affamés.

Dès juin 1940, Henry avait adhéré à la politique de Pétain. Le cousin et Général Paul Vauthier venait d'être le directeur de son cabinet à Madrid<sup>28</sup>. Il était soutenu par Maurras, la bourgeoisie, l'Eglise. La devise de Vichy était bien la leur : Travail, Famille, Patrie. Pétain n'était-il pas le seul pouvant protéger les prisonniers et les populations occupées ? Roosevelt n'avait-il pas un Ambassadeur à Vichy jusqu'à la fin de 1942 ? Presque tous les français soutinrent Pétain, du moins jusqu'à la fin de 1942,<sup>29</sup> mais ils n'en étaient pas pour cela des "collaborateurs". En dehors des "gaullistes", il y eût bien des patriotes qui ont été oubliés.

Toute cette génération a été profondément marquée par la lâcheté de Munich, la honte de la défaite, l'acceptation du chantage aux prisonniers, et de l'antisémitisme : Cinquante

---

<sup>28</sup> Bernard né en 1920 était le filleul de Pétain, ce qui montre l'ancienneté et la qualité des relations de son père, officier d'artillerie avec le Maréchal, dont la photo dédiée était dans le salon même après sa condamnation.

<sup>29</sup> Les officiers de la famille restèrent neutres ou servirent Vichy pendant longtemps: Edouard Faugère blessé en 1940, Louis de Reboul, Louis et André Dillemann.

ans après, cela reste une blessure cachée , mais profonde. Le romancier Patrick Modiano, né en 1945, a, dans bien des livres, parlé avec talent du traumatisme créé par "l'Occupation". La vie du Père Riquet (en annexe) suivit un parcours modèle.

## [sommaire](#)

### CECILE EN ALGERIE.

Un autre drame affecta profondément Henry et les enfants, en éloignant Cécile de la maison pour neuf longs mois. Xavier était parti début octobre 1941 pour l'Algérie, comme élève à l'Institut Agricole, de préférence à l'Ecole de Montpellier où il était également admis, et il y était resté pendant les vacances scolaires. Il faisait un stage à Relizane, lorsqu'il dut rentrer à l'Hôpital Mustapha d'Alger le 15 Août 1942, avec une pleurésie. Dès que la famille reçut la nouvelle par un télégramme, Germaine Costantini, amie d'Yvonne Lanneluc-Sanson, mariée à un chirurgien de l'hôpital fut alertée. Avec sa fille Marie-Jeanne, elles visitèrent Xavier. Le 17 octobre, une rechute les décida à faire venir sa mère pour le ramener en France, au sanatorium des étudiants : *Partez immédiatement...Votre fils en danger;;;Urgence*. Le télégramme était volontairement alarmant pour que Cécile puisse obtenir des Allemands les papiers nécessaires pour quitter la France Occupée. Le 18 octobre, elle reçut le précieux Ausweis, et elle partit en train pour Marseille, le Dimanche 1 novembre. Le 2, grâce à P. Bardinnet, elle obtint un visa pour l'Algérie. Elle téléphona du bureau d'Air France au Président Charvet., ami des Arsène-Henry chez qui elle l'avait rencontré, parce qu'on lui disait qu'il n'y avait pas de place.

Le 3, elle prit à Marignane, l'hydravion des officiels presque vide, trouva Marie-Jeanne à l'arrivée qui l'amena à la Clinique des Orangers, en haut de la ville, où Xavier venait d'être admis. Le Professeur Aubry, chef du service de l'hôpital, appelé en consultation, lui déclara *qu'ayant guéri une fois, Xavier pourrait bien guérir à nouveau*, mais, il n'en dit pas plus, vexé que le malade soit retiré de son service.

Le Dimanche 8, au matin, Cécile s'étonna des bruits de la nuit, mais partit pour la messe dans une chapelle voisine. La chapelle était fermée, mais une jeune femme lui dit : *Il n'y aura pas de messe à cause du débarquement. Quel débarquement? Vous ne savez pas ! Ce sont les Américains*. C'était Anne-Marie de Loménie, dont le mari avait été directeur de banque à Bordeaux, où elles s'étaient rencontrées, avant la guerre.

Ensemble, elles rejoignirent la clinique d'où l'on voyait maintenant une flotte de 300 navires dans la baie. Anne-Marie qui habitait El Biar, à proximité était au centre des intrigues. Le patron de son mari, Alfred Pose, créateur de la BNCI, qui soutenait le Comte de Paris, recevait chez elle. Par elle, Cécile trouva l'appui inconditionnel qui la sauva. Jean Imberti, appelé à Casa, offrit aussi toute son aide. De même Madame Guy Moyat chez qui Cécile descendit souvent, à côté de la Grande Poste. Un client de l'étude, Mr. Rapatou fut aussi très utile.

Les nuits suivantes, des avions allemands arrivèrent par le sud pour bombarder Alger. Ils passèrent au ras des toits, et, une bombe démolit le mur voisin. Cécile refusa d'aller à la cave sans Xavier qui ne pouvait quitter son lit. Les soirées étaient sinistres, avec des lumières réduites, mais le personnel de la clinique était merveilleux : Le médecin, ancien tubard, très motivé, l'interne, une charmante femme qui fut très amicale, l'infirmière une protestante qui pendant des jours enleva la crasse de l'été sans arracher la peau. Le malade se remit à vue d'œil. Cécile entreprit des démarches pour rentrer en



France...Darlan qui avait pris le pouvoir fût assassiné à proximité le soir de Noël. Ce fut Giraud et non le Comte de Paris qui plût à Roosevelt, en attendant que de Gaulle s'impose. Toutes les démarches de Cécile furent à recommencer...Par la tante Mathilde de Suisse, et par la Croix Rouge, on échangeait des courriers longs, et incertains avec Bordeaux.

Costantini avait décidé que la convalescence s'imposait à Tlemcen pour le climat. Il fallait bien aller quelque part en sortant de la clinique, mais Tlemcen était bien loin ! Cécile devrait revenir à Alger pour ses intrigues et les trains étaient longs et rustiques.

Des amis réussirent à obtenir deux billets d'avion pour Oran, le 15 janvier 1943. Le Junker fit un vol chahuté survolant les montagnes . Des inconnus mobilisés aussi par des amis attendaient les voyageurs avec une voiture à cheval très élégante. Ils les emmènent dans une belle maison se rafraîchir. Cécile s'obstina à demander de l'eau du robinet, oubliant qu'à Oran elle était imbuvable. Un chauffeur envoyé par les services de l'Agriculture les conduisit à Tlemcen par une route tortueuse, et ils arrivèrent à la nuit dans une pension à flanc de colline, déserte en cette saison : La Pension Rivaud. C'était bien le bout du monde et Cécile se sentant piégée eût un moment de désespoir, mais aussi tôt, elle chercha l'issue. Au matin, un nom surgit : Jorelle. Les Reboul les avaient connus ici. L'hôtelier indiqua leur adresse un peu plus bas. Ils furent très accueillants et détournèrent pour le malade, du lait en poudre de la Croix Rouge Américaine destiné aux arabes. A proximité, les Pichard étaient des artistes qui tissaient la laine pour survivre. Xavier étant bien entouré, Cécile pouvait partir sans inquiétude à Alger et reprendre ses démarches.

Mi-mars, elle prit le train et y rencontra Mme Borgeot, (grande famille pied-noir) qui lui offrit un appartement à Alger, et un fonctionnaire du service des visas... Elle passa une semaine chez Mme Guy Moyat. Le 21 avril 1943, le Colonel Américain responsable, et les Autorités françaises signèrent un laissez passer pour l'Espagne, un passeport, et la permission de prendre un peu d'argent. Mais, il fallait organiser un convoi pour les quelques personnes dans le même cas. En attendant Cécile revint à Tlemcen, et ne regagna Alger que fin Mai pour repartir en sens inverse le 31. Xavier monta dans le train à Tlemcen pour rejoindre le Maroc et la quitta à Oudjda. Le 2 juin, elle arriva à Mélilla où elle embarqua pour Malaga, l'Espagne de Franco. La douane les fit déshabiller pour les fouiller mais sa compagne, Mme. Mazard, passa des devises dans des serviettes hygiéniques. A Madrid, elle était attendue par l'agent de Bardinet, Bouillat, tout à son service. Il fallait maintenant des papiers des allemands et de l'ambassade de Pétain. Le 2 juillet, l'Ambassadeur Piétri mit son visa sur le passeport délivré *illégalement par les rebelles d'Alger.*, le 3, les espagnols donnèrent le leur, le 7 les Nazis ajoutèrent leur croix gammée. Patrick Bardinet arrivé "pour affaires" organisa un dîner d'adieu au Ritz et le 9, Cécile arriva à Bordeaux, avec lui, dans un wagon-lit bourré de vêtements et de nourriture. Sur le quai de la gare, Henry l'attendait avec sept enfants, et combien d'impatience et d'émotion, sous les regards surpris des militaires allemands qui encombraient le quai.

## [sommaire](#)

### [A BORDEAUX, PENDANT CE TEMPS LA.](#)

Lorsque Henry apprit le débarquement américain à Alger il devint très anxieux sur le sort de Cécile. Il se demandait si la clinique avait été bombardée, et jusqu'à quand Cécile serait bloquée au loin.

En France, la guerre prit une autre tournure : Les Allemands envahirent le reste du pays. Les bombardements de la base de sous marins se multiplièrent. Henry, au lieu de laisser ses enfants dans leur lit comme par le passé, décida que pendant les alertes tous devaient se réfugier sous la cage de l'escalier. Il mit sur la cheminée du salon une statue de la vierge Marie, et, tous les soirs, la famille fit à genoux la prière devant elle. De même, les repas étaient précédés du Bénédicité et suivi des Grâces. Ils allaient aussi tous ensemble à la messe du Dimanche.

Hélène devenue "maîtresse de maison" préparait les menus, tout d'abord avec Henry, puis avec Catherine, la cuisinière basque qui était très difficile, sans doute parce qu'elle était vexée. Il y avait beaucoup de harengs salés, des pois et des haricots secs envahis de charançons : c'était la seule viande ! A Noël; il n'y eût aucun cadeau.

Marie-Jo fut chargée de Cilia, 10 ans, et d'Odile et Béatrice, 7 ans. Ce n'est qu'à cette époque qu'Henry reconnut les jumelles.

Par la Croix Rouge Suisse et la tante Mathilde, Henry apprit enfin que la clinique n'avait pas été touchée.

A Pâques, ils allèrent pour quinze jours à Patiras où il y avait de la nourriture. Enfin, un autre message par la tante de Suisse annonça que Xavier allait beaucoup mieux et qu'il était avec Cécile à Tlemcen, dans les montagnes, puis, en juin, un autre message annonça que Cécile se rendait en Espagne et de là à Bordeaux .

Le soir, sur sa table de nuit, Cécile trouva un livre avec un message, c'était un exemplaire numéroté de "Toi et Moi" de Paul Géraudy qu'il lui avait lu au temps de leurs fiançailles.<sup>30</sup>

*1919-1943. Tu demandes pourquoi je reste sans rien dire ?*

*C'est que voici le grand moment,*

*L'heure des yeux et du sourire,*

*Le soir, et que ce soir, je t'aime infiniment !*

*1 novembre 1942 - ?.. juillet 1943..!*

*...Car les choses que j'ai chaque jour à te dire,*

*Sont de celles, vois-tu, que l'on ne se dit pas*

*Sans la voix, les regards, les gestes, les sourires...*

*...Ah, ces soirs sans baisers, ces matins sans bonjour!*

*Ce vendredi, 25 juin 1943, ma pensée unie à la vôtre, par delà les monts, mon cœur, avec ton cœur, j'ai choisi pour vous ce petit livre que, jadis, nous avons , grands enfants, lu avec joie! Il exprime fort mal l'amour qui nous rassemble, mais, il a le prix du souvenir des premiers beaux jours de Toi et Moi...Henry.*

## sommaire

### LA FIN DE LA GUERRE.

A son retour, Cécile fut reçue comme une héroïne : elle racontait inlassablement toutes ses aventures. Elle était plus émancipée, buvait du café qu'elle détestait jusque là, et elle s'était mise à fumer.

Les premiers jours furent très occupés, car elle avait des messages à transmettre à des parents séparés des leurs, comme Alfred Pose, le créateur de la B.N.C.I. qui jouait un rôle

---

<sup>30</sup> Ces vers ont été écrits pour sa femme, Germaine Lubin, cantatrice wagnérienne. Paul Géraudy fut très populaire, mais est complètement oublié.

important à Alger. Elle fut aussi invitée par tout Bordeaux à raconter son odyssée et dire ce qui se passait là-bas, mais très vite, la famille se retrouva à Patiras pour l'été, sauf Claude qui était employé à la Préfecture pour éviter d'être expédié en Allemagne. Il ne restait qu'un an avant la Libération, mais, une dure et longue année.

En été 1944, la famille se réfugia à Patiras encore, pendant la période critique de la Libération, et l'arrivée des Alliés. Elle échappa ainsi aux bombardements et aux combats. Puis, progressivement, la vie normale reprit :

Le 27 novembre suivant, Claude épousa à St Seurin une amie d'Hélène, Odile Daurel. Il entra ensuite dans l'étude notariale de son père. Marie de Teyssieu offrit à Claude un appartement en haut de son immeuble, et Benoît naquit le 23 décembre 1945.

Le jour du mariage, Xavier était militaire à Oran en attente d'embarquement. Il n'arriva à Sète que début janvier 1945, et, malgré le froid et le désordre des trains, Henry et Cécile partirent très vite le voir à Saumur où il était affecté, ne sachant pas si cela serait possible plus tard. En fait, il vint à Bordeaux, en permission, quelques mois après la victoire du 8 mai.

Marie-Jo avait voulu partir pour Paris à l'automne 1944 : elle supportait mal la vie familiale. Elle obtint de rentrer chez les dames de Sainte Clotilde à La Tour, avec une réduction du prix de pension moyennant la garde d'une classe. Elle était trop grosse et en souffrait. Le dimanche, elle allait déjeuner chez les Vauthier dont elle supportait mal les plaisanteries, quand elle s'asseyait pour le déjeuner sur les lettres qu'elle recevait chez eux.

Après Octobre 1945, Simone Smith passa près d'un an rue Roger Allo, et mit Monette au Cours Saint Seurin pour l'année 1946-47, et, en Suisse chez les Dames de Ste. Clotilde, pour l'année suivante. Simone revint pour l'été 1947, avec Yvonne, Denyse et Céleste, qui retrouva son amie Monette, et elles passèrent un mois au Moulleau. Marie-Jo partit aux Etats Unis avec elles pour "s'occuper d'Yvonne" dont la mère, séparée de son mari colombien, vivait chez ses parents et travaillait. Elle revint en France en 1949, habita quelques mois à Paris avec Xavier dans l'appartement que lui avait confié Bernard Vauthier et travailla comme secrétaire dans un bureau voisin, Avenue George V. Mais lors du passage à Paris d'Henry et Cécile, elle leur dit vouloir repartir en Amérique. La lettre (en annexe) envoyée par Henry à ses enfants à ce sujet montre bien le choc que cela fut pour Cécile et lui.

Entre temps, Marie Jeanne Costantini était venue pour accoucher de son premier fils dont Cécile fut marraine.

Hélène s'était mariée le 17 novembre 1945, avec Guy Teisseire, qui avait passé cinq ans prisonnier en Allemagne, et allait vivre à Dakar pour ses affaires familiales. Elle revint pour accoucher en 1947 de Luc et Denis qui furent les premiers baptisés de Jean Dillemann devenu prêtre. Luc avait une malformation cardiaque grave qui fut la préoccupation majeure des siens pendant toute sa vie. Hélène revint aussi en 1949 pour la naissance d'Hervé, puis tous les deux ans. En 1956, Luc, atteint de tuberculose, passa un an chez ses grands parents. En janvier 1957, Hélène revint avec Anne et lui pour le faire opérer à cœur ouvert par Dubourg. Comme elle n'avait pas d'assurance ni de Sécurité Sociale, Henry prit à sa charge les frais d'hôpital. Lorsque (en septembre 58) les garçons furent mis en pension à Ustaritz, Cécile et Henry les prirent en charge pendant les petites vacances.

Vers 1951 Marie-Jo vint des USA et décida Cécile à l'accompagner quelques jours à Madrid où elle croyait qu'un jeune espagnol l'attendait pour l'épouser.

C'est à cette époque qu'Henry décida de faire rectifier en justice l'orthographe de son nom. Un "s" lui avait été ajouté par erreur vers 1848, et, Henry était las que cela le fasse passer pour un membre de la communauté des juifs portugais. Il avait entrepris des recherches trente ans plus tôt, et avait réuni nombre de documents, remontant à 1732 qui sont résumés dans une note de 17 pages qu'il dicta en Avril 1960. Peut-être faut-il voir dans cette démarche le signe du besoin d'identifier leurs racines de ceux qui se sentent "d'ailleurs".

Dès la victoire en Europe, les Soviétiques constituèrent une menace redoutable. La "Guerre Froide" créa un sentiment d'angoisse d'autant plus grande que les armes atomiques se multipliaient dans les deux camps, et que les chars russes étaient à quelques heures du Rhin. En outre, la guerre d'Indochine fut une épreuve pour Henry, qui gardait des actions de la Banque d'Indochine et d'autres affaires, comme un précieux héritage de son père. Il ne pouvait comprendre que le colonialisme était fini, et que son nom gravé à Saïgon sur la plaque des Associés Denis ne soit plus honoré comme celui d'un bienfaiteur.

## [sommaire](#)

### [PREMIER VOYAGE EN AMERIQUE. 20 octobre - 12 décembre 1953.](#)

Cécile a fait trois grands voyages durant sa vie : un en Algérie pour chercher Xavier malade, deux aux U.S.A. à l'occasion des mariages de Xavier puis de Christine. Le premier s'est transformé en une aventure, du fait du débarquement des Alliés. Les deux autres ont été voulus comme ils ont été : en plus des motifs familiaux, ils ont répondu à une grande envie de connaître l'Amérique.

Le mariage de Xavier à New-York le 29 octobre 1953 posait un problème : Qui y assisterait ? Le temps pour répondre à cette question était compté : Après le retour de Xavier des U.S.A. et l'annonce de ses fiançailles à la mi-août, malgré les grèves, il fallut établir le contact avec la mère de la fiancée Céleste, fixer des dates, obtenir des papiers, et décider qui ferait le voyage à la fin Octobre. Henry prétextait des vendanges à Patiras pour éviter un voyage qui aurait été pour lui le premier en avion<sup>31</sup>, et l'aurait plongé dans un univers dont il ne parlait pas la langue, et ne comprenait ni les mœurs, ni la culture. Cécile, par contre, rêvait de ce voyage depuis 1917 et le séjour des américains à Belgrave. Simone lui en avait fait miroiter la magie, Jane y était allée, Denyse aussi, qui, hélas, y était morte, et même leur mère avait fait le voyage. Pour la première fois de sa vie, elle pouvait se libérer, car ses dernières filles avaient dix-sept ans. Il fut donc facile pour elle de convaincre Henry que c'était son devoir, d'autant que c'était une occasion unique de revoir Marie-Jo et, peut-être, de la convaincre de revenir en France. Un bref journal et quelques souvenirs retrouvés après sa mort, témoignent des impressions que Cécile a eues de ce voyage.<sup>32</sup>

Lorsque l'avion se prépara à décoller en bout de piste, les moteurs en accélérant crachèrent des flammes impressionnantes, mais, après avoir pris de la hauteur, elles

---

<sup>31</sup> Pour Alger, Cécile partit seule dans un petit hydravion, pour Tlemcen, avec Xavier, dans un avion allemand Junker, pour New York, en 1953, avec Xavier encore, dans un Constellation, quadrimoteur à hélices, mais, seule au retour, et pour Montréal, en 1981, dans un quadriréacteur Boeing 707., avec Céleste, Xavier et James à l'aller, James seulement au retour.

<sup>32</sup> En annexe, voir le programme quotidien.

disparurent, les vibrations et le bruit se calmèrent, et les hôtesse préparèrent le service du dîner, que Xavier accompagna de Champagne. En près de vingt heures et trois escales, l'avion toucha le sud de l'Irlande de nuit, le sol glacé de Terre-Neuve, à l'aube, survola les immenses forêts et les lacs du Canada, puis du Maine, plongea sur l'aéroport de Boston conquis sur la mer, longea la côte jusqu'à Idlewild, et découvrit avant d'atterrir les gratte-ciel de New York. Le douanier apprenant que le but du voyage était pour Xavier de se marier, déclara qu'il aurait assez d'ennuis sans qu'il en ajoute en prolongeant le contrôle.

Pendant les huit jours qui précédèrent le mariage, Cécile découvrit l'appartement des Smith en haut d'un immeuble situé sur une petite place avec un jardin au centre : Grammercy Park, retrouva Simone, Léonard, Marie-Jo, et rencontra la mère de Céleste, Helen Krech Holmes qui, le 28, invita à dîner les deux familles dans la ravissante maison de Mrs. Payne. La soirée fut merveilleuse, très élégante et très chaleureuse. Les toasts nombreux furent marqués par celui de Shepard, le chef de famille, en Français et en vers (approximatifs) et, celui de Xavier, en anglais ! La cérémonie à St. Thomas Moore, et la réception furent aussi impeccables et Léonard, qui dansa notamment avec sa petite fille Yvonne, se déclara très heureux et "frappé par un standing de beauté aussi élevé". C'est au cours de cette réception, qu'une amie de Simone, Claire Caron offrit aux époux pour l'hiver son appartement de Paris, puisque Xavier n'avait qu'un petit studio : offre miraculeuse en ces temps de pénurie de logement.

Le 31 au matin, le soleil était radieux lorsque Cécile et Simone, rejoignirent les époux, Helen Krech Holmes, et les Stoller sur "l'Ile de France", puis montèrent au sommet de l'Empire State building, d'où la vue immense ne permettait déjà plus de voir le navire illustre de la French Line bientôt éliminée par la concurrence des avions. Ainsi, Cécile, qui avait si souvent rêvé d'embarquer sur un transatlantique lorsqu'elle y accompagnait Simone, ne réalisa jamais ce vœu et ne connut pas l'émerveillement de ces traversées.

Une semaine de voyage en Connecticut, lui fit découvrir un autre charme : celui des vieilles maisons en bois entourées d'arbres immenses, surplombant des torrents comme celle d'Helen Agate. Près de Norfolk, elle revit avec émotion le lac où Denyse s'était noyée : Le bois très sombre et le vent glacé formaient un cadre tragique pour ce drame qui avait si profondément affecté la famille.

Dans le Vermont, Cécile vit la ferme isolée de la fille d'Helen, où elle vivait avec deux enfants et un mari infirme en fauteuil roulant, professeur de médecine. Le paysage enneigé lui fit penser à la Russie. A Schenectady, chez Alice, la sœur de Léonard, elle rencontra la Présidente des Girls scouts d'Amérique qui passait l'hiver seule avec son mari sur leur yacht. Que la France était donc loin...

Rappelée à New York par la naissance de Winthrop, elle fut impressionnée par les Clubs comme Le Colony où elle fut invitée par la Tante de Céleste Angéline, qui en était Présidente, avec sa belle sœur Mary, dont la famille Chapin a créé un hôpital pour les enfants à Reims, pendant la Première Guerre Mondiale; l'University Club, où Léonard l'invita pour un concert et des repas, et où elle rencontra notamment, le juge Médina rendu célèbre pour un jugement contre douze communistes.

Un tour organisé lui fit visiter Harlem, China Town, la statue de la Liberté, et, avec les uns ou les autres, le Museum of Modern Art, La Frick Collection, le Gugenheim Museum, le Carnegie Hall, l'O.N.U. et l'Assemblée Générale de ses membres, "South



Pacific", la comédie musicale à la mode. Elle a aperçu le Cardinal Spellmann traversant la ville comme un roi en visite, dans une limousine décapotée entourée d'une escorte considérable, elle a rencontré le Prince de Lippe, beau-frère de la reine des Pays Bas, chez l'Ambassadeur de France à l'O.N.U. pour qui Marie-Jo travaillait.

Bref, pour ces vacances uniques dans sa vie, sans mari, ni enfants, elle a profité largement de la cordialité de l'hospitalité américaine, et elle a vécu ce rêve qu'elle portait en elle depuis son adolescence, d'un monde si différent de celui de sa vie quotidienne. Mais, elle ne put convaincre Marie-Jo de revenir en France, et, fin 1955, celle-ci annonça un mariage qui ne dura pas. Lorsqu'elle divorça, en Mars 1957, les parents envoyèrent Cilia lui faire une visite, après le mariage de Monette à Westport, le 27 Juin 1959.

Les mariages se succédèrent rapidement : Odile avec Vincent Gautret, au Moulleau, le 24 août 1957, Jean Marie et Monique à Haut-Brion, le 26 avril 1958, Béatrice et Patrick Maxwell à Ronchamp le 14 mars 1961. Cilia étant partie à Paris, Henry et Cécile se retrouvèrent alors seuls à Bordeaux, mais, hélas pour deux ans seulement... En mai 1963, ils assistèrent au Congrès des notaires à Aix, où habitaient les Xavier. Ils visitèrent la région, et revinrent par Saint-Etienne où venaient de s'installer les Jean-Marie. Ce fut leur dernier voyage dans ce midi qu'ils aimaient tant. Henry mangeait peu et buvait encore moins, mais personne ne soupçonnait qu'il était gravement malade.

Ils commencèrent à parler de retraite : Henry aurait gardé à l'étude une activité à temps partiel qui lui aurait assuré un revenu, en laissant à Claude le titre de notaire. Les enfants auraient été associés dans une société civile de Sainte Thérèse pour en partager les charges.<sup>33</sup> Leur maison étant trop grande, aurait été partagée. Avec les Arsène-Henry, ils projetaient de voyager en Terre Sainte, en Italie ...

Ces rêves d'un bonheur tranquille, enfin seuls, furent vite anéantis .

## [sommaire](#)

### LA FIN DE LA VIE COMMUNE.

Le 2 juillet 1963, Maître Boyer, avocat brillant avec lequel Henry travaillait parfois, donna à Castelnau de Médoc un grand dîner que celui-ci ne digéra pas bien. Le lendemain, Monteyrol croyant à une jaunisse ordonna un examen de la vésicule biliaire. Le vendredi 18, l'examen fut pratiqué par Rumeau, et Henry partit fatigué pour le Bassin. Le 19, Monteyrol téléphona pour dire qu'il fallait opérer d'urgence la vésicule. La clinique de Dubourg étant fermée, son assistante, Monique Buhan, cousine des Teisseire prit rendez-vous pour Henry à l'hôpital du Tondu. Après avoir pris des dispositions testamentaires sommaires, il y entra le mardi 22 pour des examens. Le vendredi 25, le Professeur Fontan prévint Cécile qu'il fallait faire une opération grave. Elle dura toute la matinée, car il fallut enlever une partie du pancréas. Henry avait entendu parler d'une induration du pancréas, mais ne s'inquiétait pas trop à son réveil. Il quitta le Tondu le 17 août, et consulta le Professeur Levy, sur la possibilité d'aller à Patiras. Celui-ci dit à Cécile que la guérison étant exclue, il n'y avait aucune raison de le priver de la joie des vendanges. De

---

<sup>33</sup> Cécile ne croyait pas possible une entente de cette nature entre les enfants.

Bordeaux, il écrivit à Xavier le 11 septembre pour lui parler de ses plans de cession à Claude de l'Etude, et lui demander de venir le voir pour en parler ( voir annexe).

Henri Valverde était à l'hôpital avec un cancer du poumon dont il mourut pendant les vendanges. Le régisseur, Bouteiller, mort depuis peu, venait d'être remplacé par Michel Delon. La présence d'Henry était d'autant plus nécessaire que faute d'avoir un jeune intéressé pour prendre la succession, il avait mis la propriété en vente. Un acheteur, Ehret, fut amené par Delon, début octobre ; la négociation fut serrée, mais l'accord de vente fut conclu fin novembre.

De retour en ville, Henry reprit un peu d'activité à l'étude, et il accepta que, suite à sa demande de septembre, Xavier et les siens viennent le voir pour la Toussaint. Le 6 Xavier rendit compte de sa visite et de ses conversations par lettres séparées à Claude pour l'Etude, et à tous, pour l'ensemble :

*Papa n'est pas en état de discuter un tel problème...Je propose de faire un accord raisonnable entre frères et sœurs, à son insu pour ne pas l'inquiéter, mais, en suivant les idées maîtresses qu'il a toujours eues .*

Le 30 novembre, une forte fièvre l'empêcha d'aller à Pauillac pour le déménagement. Il pensait toutefois qu'il pourrait aller en convalescence à Hyères, dès que la comptabilité de l'étude serait à jour, et à Porquerolles où ils étaient allés en voyage de noces...

## [sommaire](#)

### LETTRES DE CECILE PENDANT LES DERNIERS JOURS D'HENRY.

13 Novembre 1993.

Bien chère Céleste,

Merci infiniment de tes lignes si affectueuses, et merci aussi de tout mon coeur aux enfants pour leurs charmantes petites lettres qui nous ont fait grand plaisir et bien amusés ! Je suis très sensible à l'effort qu'ils ont fait pour nous écrire.

Votre court séjour a été pour nous un vrai rayon de soleil, et toute la famille bordelaise a été heureux de vous voir. De plus les conversations de Xavier, l'intérêt qu'il a pris aux problèmes familiaux, ses contacts avec ses frères et sœurs ont été très utiles....Je sais que les Vincent ont aperçu Xavier avant son départ pour Londres, et, Cilia venue passer le dernier week-end espérait l'apercevoir à son retour. Elle lui donnera les dernières nouvelles de Papi. L'air de Bordeaux ne lui est pas aussi favorable que celui de notre île. Il ne fait guère de progrès en ce moment, et, cela influe sur son moral. Je vais convoquer le Docteur prochainement.... Il est aussi soucieux de Luc qui est entré hier à l'hôpital....L'opération a été repoussée à Vendredi...Nous allons avoir incessamment la réponse de l'acquéreur éventuel de Patiras...Odile-Claude a été bien bouleversée par la mort subite de son père .... Béatrice a très bonne mine...Le bébé peut arriver...Marie-Jo a écrit aujourd'hui à Papi : elle semble en très bonne forme...

Je te dis à nouveau combien votre visite nous a été douce....

28 Novembre 1993.

Mon bien cher Xavier,

Il m'est difficile de te téléphoner, Papa étant là aux heures où je pourrais te parler, aussi je t'adresse ces quelques lignes pour te dire que ta lettre (avis médical de Boston) a été remise à Fontan (le chirurgien)...Le traitement chimiothérapique n'a pu être appliqué à cause des complications rénales que présente papa...Depuis une quinzaine de jours, son intestin est douloureux... Depuis hier, il a tout à coup, vers cinq heures une brusque poussée de fièvre accompagnée d'un tremblement terrible. Hier, il a du quitter rapidement l'étude pour venir se coucher...Le Docteur pense, du moins il le dit, que ce serait de la colibacillose ou de l'entérocolite...Papa est assez découragé mais il crâne encore et ne s'étend pas sur ses malheurs. La vente de Patiras lui a enlevé un gros souci. J'en suis heureuse. Je vais y aller vider les armoires...C'est une page qui tourne, je ne m'étends pas sur des regrets inutiles...

3 Décembre 1993.

A Xavier :

Le téléphone étant comme tu le sais près du lit de Papa, je n'ai pas pu te parler librement. Je supplée donc par ces quelques lignes. J'ai su que Fontan a consulté le dossier avec ta lettre et répondu à Boston...L'infection intestinale lui a semblé une suite presque normale de l'opération. Mais il est certain que cela exaspère papa qui voit tous ses plans déjoués...Il est très affaibli par cette fièvre, c'est normal. Il aura encore du mal à remonter la pente...J'avais formé le projet de t'appeler sous le prétexte de ta fête. Je crois qu'il sera aisé de lui dire que M. Cabot ayant subi une opération semblable dont il s'est bien remis, tu t'es renseigné sur le traitement ... Je crois qu'il sera touché de ta démarche...

9 Décembre 1963.

A Céleste :

Son état continue à s'aggraver, et le Docteur ne laisse plus aucun espoir de le voir se rétablir. L'évolution du mal est très rapide...Il est à la merci d'une hémorragie interne qui peut survenir...c'est imprévisible. Il conserve tout de même un bon moral et ne se rend pas encore compte de la gravité de son état. Je suis désolée de te donner ces mauvaises nouvelles.

Le dimanche 8 décembre, la religieuse qui le soignait interrogée par Cécile, lui répondit que "le moment ne paraissait pas venu de l'Extrême Onction".

Mardi 10, à 7 heures et demi, la sœur venue faire une piqûre de solucamphre, fit appeler le curé qui arriva une heure après. Henry comprit qu'il recevait le "sacrement des malades", participa aux prières avec calme. Jane Boissarie qui avait passé la nuit sur place était agenouillée derrière la porte avec Patrick Maxwell<sup>34</sup>. La famille commença à arriver : Claude, Hélène, Mathilde... et Henry en conclut que son état ne devait pas être brillant.

Vers midi, il demanda une tasse de café au lait, insistant pour que Cécile descende déjeuner. Il lui dit ses derniers mots : "Merci. Vous êtes belle". Lorsque Paulette remonta, elle le trouva dans le coma, et une crise d'urémie l'emporta sans souffrance vers 13 heures 30. Jean Dillemann disait les prières des agonisants, avec Cécile et Mathilde. Xavier arrivé de Ravenne dans la soirée, accompagna le lendemain le médecin légiste et assista à la mise

---

<sup>34</sup> Béatrice avait donné naissance à Aimée, le 7

en bière. Les obsèques eurent lieu à Saint Seurin, le jeudi 12.<sup>35</sup>

Ainsi finit la vie d'Henry, à 67 ans, sans qu'il ait pu jouir d'une retraite. Pour tenter de la comprendre, il faut prendre en compte le poids des drames que vécurent ses aïeux, et ses contemporains : en particulier, les deux guerres mondiales, celle d'Indochine et celle d'Algérie ! Certains parlent beaucoup de leurs épreuves, d'autres pas : Il n'est pas sûr qu'ils en souffrent moins. (Des documents en annexes donnent un éclairage sur l'époque).

## [sommaire](#)

### Deux activités importantes d'Henry demandent quelques précisions :

#### NOTAIRE -

Après la guerre, Claude rentra à l'Etude, et Henry prit des responsabilités à la Chambre de la Gironde, dont il devint Président de 1952 à 1954, il fut aussi Président de la Caisse Régionale de Garantie de 1949 à 1959, et assuma diverses autres charges, qui attestent de sa réussite professionnelle. Ces succès furent obtenus par un énorme travail, d'autant qu'Henry n'était pas porté à déléguer. Il est possible que la tension permanente dans laquelle il vivait, qui a pesé sur ses enfants, ait favorisé le cancer dont il est mort prématurément. L'importance de sa succession mesure les résultats de son travail, de ses talents et de sa gestion économe.

Parmi ses principaux clients, les Bardinet, occupaient une place de choix, mais pas une place facile : Henry, notaire de la Société Bardinet, du Président Patrick, a eu des difficultés avec le Président suivant, Loïc, qui s'opposait à son frère aîné.

Edouard Miaillhe, et son frère étaient aussi d'importants clients, mais, en outre, Edouard leur fit découvrir les charmes de Cannes, et les fit rêver, par ses récits de voyage où les affaires ne lui faisaient pas ignorer l'aspect culturel. Il devait aussi à son beau-père la clientèle du Crédit Agricole. Une place à part doit enfin être faite à Pierre Siré, avocat d'un talent exceptionnel, qui collabora avec Henry pour nombre d'affaires.

#### VITICULTEUR.

Il prit la direction du domaine de Patiras fin 1941, en pleine guerre, après la mort de son beau père . Le domaine de la Trinité Valrose situé au centre de l'île entre ceux des cousines Yvonne Alibert Lanneluc et Paulette Alibert, était fait de riches terres d'alluvions. La vigne y donnait de bons rendements, mais n'était pas classée "Médoc". Les près étaient bons pour le bétail. Les fruits étaient savoureux. Mais l'accès était difficile : 5 kilomètres d'eaux souvent tumultueuses séparaient de Pauillac. Il n'y avait pas l'électricité et un seul téléphone sur toute l'île.

La première visite avec Cécile, fut pour licencier le cousin Guy Breton qui ne leur envoyait pas de colis de nourriture. Henry s'est donc trouvé sans connaissance, et sans aide, devant une situation difficile. Il embaucha un courtier en bestiaux, qui amena des vaches, dont le lait était si essentiel. En 46, Ballot le remplaça, jusqu'à ce qu'il y ait un scandale parce qu'il couchait avec la vachère... En 57, Bouteiller, fils d'une grande famille

---

<sup>35</sup> Résumé du récit dicté par Cécile en mai 1983.

du Médoc, arriva, mais il mourut prématurément en 61. Michel Delon, d'une famille alliée aux Alibert, prit la suite, et en 62, Guy Teisseire assura un précieux concours jusqu'à la vente, fin 63, à la veille de la mort d'Henry.

Durant ces années la famille Valverde joua un rôle décisif, par sa compétence et son dévouement. Dès le retour de Xavier, Henry se plongea dans les cours de l'Institut Agricole d'Algérie, pour la vinification. Il allait sur place le samedi et pour les vacances, faisait les achats à Bordeaux, ramenait des paniers pleins à Bordeaux ou au Moulleau, et, trouvait du plaisir à cette vie nouvelle de plein air, de bricolage, et, parfois de solitude avec Cécile...

Au début, il n'y avait pas d'électricité, ni de téléphone. Les toilettes extérieures étaient au dessus des fossés nettoyés par la marée. Pour aller à Pauillac, la yole à voile était imprévisible. La maison étant trop petite, peu à peu des travaux changèrent tout cela, et la modernité arriva. Mais les enfants préféraient la plage et l'île revint à sa vie paisible. Patiras était dans la famille depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, mais personne ne pouvant assurer la suite, Delon fut chargé de trouver un acheteur, et, un algérien se présenta, avec lequel l'accord fut réalisé in extremis, libérant ainsi Cécile de ce grand souci. Durant les années suivantes, le personnel ne voulut plus habiter une île, et la vigne finit par être arrachée.

Dans "Le fleuve Impassible", Pierre Siré écrit (page 105):

*J'ai peu fréquenté, dans mon enfance, les îles cultivées et habitées de notre voisinage. Mais plus tard, j'ai bien connu Patiras. L'accueil que j'y recevais évoque en moi le souvenir d'une amitié parfaite et d'un délicieux commerce intellectuel. C'est une île très vieille, son nom est une énigme. D'aucuns prétendent qu'il y avait là autrefois, une léproserie ou un lazaret dont les hôtes devaient "pâtir"....*

## sommaire

### la Sucession

La succession posait des problèmes urgents et difficiles : L'étude valait plus que la part de Claude. Que deviendrait-il s'il ne pouvait prendre la succession? Pour qu'il puisse recevoir l'étude en n'empruntant pas plus que n'autorisait le Ministère de la Justice, il fallait que le prix soit limité. Pour que les autres enfants reçoivent une part égale, il fallait que Cécile fasse une donation partage de tous ses biens, et pour qu'elle soit logée, il fallait qu'un enfant finance les gros travaux de division de la maison, et accepte de rester nu-propriétaire : Céleste et Xavier étaient les seuls à pouvoir le faire à eux seuls et ils acceptèrent pour assurer la paix à Cécile.

Pour qu'elle ait un revenu suffisant, alors que sa retraite était très maigre, il fallait que chaque enfant verse un rente viagère. Il fallait enfin que tous soient d'accord pour laisser Ste. Thérèse à Hélène.

Xavier avait esquissé un accord par ses lettres du 6 Novembre, et des conversations avec tous.

Claude, le 11 Novembre avait répondu :

*Je te remercie de tout coeur d'avoir ainsi contribué à rendre claires les données d'une situation passablement obscurcie...,*



Béatrice avait donné le 12 son "*acceptation complète*".

Le 13 Cécile avait écrit à Céleste :

*Les conversations de Xavier, tout l'intérêt qu'il a pris aux problèmes familiaux, ses contacts avec ses frères et soeurs ont été très utiles, J'ai la conviction qu'il est et qu'il restera la pierre angulaire de l'édifice familial*

Le 17, Jean-Marie avait répondu aussi: *L'une de nos préoccupations premières est la recherche d'un appartement capable de nous assurer une existence familiale confortable...*

Les autres n'avaient manifesté qu'un accord verbal et prudent, mais cela permit d'aboutir rapidement à un partage. Claude devint Notaire, Jean-Marie se logea, Cilia et Marie-Jo aussi, Hélène reçut Ste Thérèse, les Gautret investirent dans un appartement à Paris en attendant de se loger, et Béatrice, en sus d'une petite maison louée, se logea dans le rez de chaussée de la maison 29 rue Roger Allo dans laquelle Simone Smith envisagea de se réserver un studio, mais y renonça finalement.,.

Il était évidemment délicat de régler ces problèmes en quelques semaines, après le choc de la mort inattendue d'un père qui assumait tout jusqu'à la fin, mais la vie de Cécile en dépendait : Elle n'aurait plus les moyens de recevoir et de donner comme avant, elle perdait à la fois un mari, une propriété en Médoc, une maison sur le bassin et devait remanier sa maison pour en céder les trois quarts. Chacun à l'époque comprit que le succès de ce plan était du au bon sens de Cécile, à l'appui de Me. Siré. La décision de partager la maison en trois logements pour aménager un appartement adapté aux besoins et aux goûts de Cécile nécessitait un grand déménagement. Elle passa l'essentiel des mois suivants à Aix chez les Xavier , et, Patrick Maxwell, architecte, mit tout son cœur à faire des plans adaptés aux meubles et aux goûts de sa belle-mère. Des étagères encadrant la cheminée étaient dessinées pour recevoir des bibelots, et faire une place à une première télévision. Maylis Boissarie Kuehn acheta l'appartement du haut, pour habiter près Cécile et Béatrice.

## sommaire

### CECILE "une autre vie" de 1963 à 1991

Une nouvelle vie s'organisa pour Cécile autour de sa famille, et, grâce à Paulette<sup>36</sup> : Pendant l'été, elle prit l'habitude d'aller à Signac avec ses trois sœurs, lorsqu'elle n'était pas au Moulleau chez les Teisseire. Elle fit aussi des voyages à Paris, chez Cilia, à Loulié puis à Noisy chez les Xavier, à Saint-Etienne chez les Jean Marie ...Elle recevait beaucoup de visite d'amies et relations. Elle vivait très proche des Maxwell, qui montaient souvent la voir. Les enfants d'Hervé, devenus voisins venaient aussi. Les fidèles revenaient périodiquement : Jean Dillemann, Mme Vizioz, Hélène Turbet, Antonia Valverde ...Paulette qui était rentrée à son service en 1953, après avoir divorcé, la soignait comme une fille adoptive, et partageait avec elle presque tous leurs soucis. Contrairement à ses

---

<sup>36</sup> Paulette Gonzalo était rentrée au service de Cécile en 1953, âgée de 31 ans.

sœurs Simone, Marcelle et Nénette, Cécile n'a jamais cuisiné. Il est vrai qu'Henry ne supportait pas qu'elle le fasse, (ni ses filles ou belles filles). Est ce parce que sa mère avait toujours eu une cuisinière, ou, parce qu'il avait une image idéalisée et romantique de la femme ? Cette incapacité, a rendu Cécile de plus en plus dépendante de Paulette, et, explique que "pour la ménager ", elle ait de moins en moins reçu à sa table. Peypoudat, l'ami de Paulette qui avait une voiture, transportait souvent Cécile à Signac, Le Moulleau, etc...Cécile aimait particulièrement les séjours à Signac, chez Marcelle avec Simone et Jane.

Lorsque la situation le nécessitait, elle pouvait s'engager pour aider les autres : C'est ainsi que pendant l'hiver 1974, elle accompagna jusqu'à la mort, sa cousine Paule Alibert, qui, n'avait personne pour lui rendre visite à l'hôpital de Bordeaux.

Cinq dates ont marqué particulièrement ces années :

En octobre 1969, Dan Eastman, le second mari de Marie-Jo mourrait après des années de vie commune difficiles, et en la dépouillant de ses biens. Psychologue, il était le fils d'un écrivain très connu, communiste jusqu'à Staline, et il avait eu une enfance difficile qui l'avait marqué.

Le 29 septembre 1975, Patrick Maxwell mourut dans un accident de voiture, laissant une femme de 39 ans et trois enfants de 8 à 13 ans. La cohabitation de Béatrice et Cécile fut alors d'un grand secours.

Le 20 janvier 1978, Luc Teisseire mourut après trente années de tentatives pour le sauver d'une malformation cardiaque. Avec lui aussi, Cécile avait une grande intimité, et ce drame qui bouleversait Hélène était aussi le sien.

Le 19 Avril 1982, Simone mourut aux USA. Depuis des années, elle passait une partie du temps dans une Résidence voisine de Cécile, et, elles avaient partagé tant de choses que cette mort l'affecta beaucoup.

Le 7 octobre 1988, Cilia mourut à Paris, après des années de chirurgie, et de traitements douloureux. Avec elle aussi, elle avait une relation d'autant plus forte, que, célibataire, elle était plus disponible.

Malgré ces épreuves majeures, Cécile conservait son équilibre, et elle surprit son entourage, lorsqu'elle annonça en 1981 sa décision d'aller en Amérique avec les Xavier et James, pour le mariage de Christine. Elle avait 83 ans, mais c'était une occasion de revoir Marie-Jo.

Le 20 décembre 1984, Marie-Jo était attendue pour Noël, lorsque Cécile fit une chute dans la rue, et se cassa le col du fémur. Après l'hôpital, elle fut envoyée en convalescence dans un établissement qui ne lui convenait pas. Béatrice et Xavier arrangèrent ensemble sa sortie, avec le concours du Docteur Monteyrol qui n'avait pas approuvé cette solution. Le rétablissement fut assez rapide et complet, pour que Cécile vienne à Noisy, puis à Paris, en juillet 1985. Mais la leçon n'avait pas été perdue, d'autant que la santé de Paulette ne lui permettait plus d'assurer la sécurité rue Roger Allo, et, Cécile décida avec sa sœur Jane, de réserver une chambre pour chacune, dans le bâtiment en construction du Bon Pasteur.

Le 9 décembre 1989, une deuxième chute, dans l'appartement, nécessita une nouvelle opération du fémur à la clinique St. Augustin. De là, Cécile fut transportée au Bon Pasteur, le 10 janvier 1990. Elle y avait une petite chambre, bien installée et voisine de Jane, mais elle était très diminuée : Elle souffrait aussi des problèmes de santé de Jean Marie, ainsi que de ceux de ses petits enfants. Elle déclina progressivement et mourut doucement, le 18 février 1991, entourée de Claude, Hélène, Béatrice et sa sœur Jane. Elle avait 92 ans. Sa sœur Marcelle mourut le 25 Décembre suivant à 96 ans. Sa belle sœur et amie d'enfance,

Mathilde mourut le 9 Août 1995 à 96 ans aussi et, sa sœur Jane, le 4 Novembre 1995 à 92 ans, dernière de sa génération dans la famille.

## [sommaire](#)

## ANNEXES

### 1 - LETTRE D'HENRY FONSALE à ses enfants le 15 Février 1950.

Les Circonstances.

1 - En 1950, Mao Tse Toung a conquis la Chine depuis un an, les Russes viennent de faire exploser leur première bombe atomique, le "Rideau de fer" vient de diviser l'Allemagne et l'Europe, la Corée du Nord a envahi la Corée du sud, le Général Mac Arthur est démis par Truman qui refuse d'envoyer une bombe atomique sur la Chine pour l'empêcher de soutenir la Corée du Nord, l'Indochine est en guerre. Le Communisme menace à l'intérieur comme à l'extérieur. Faudra-t-il émigrer ?

La France n'a pas construit de logements depuis 1914 et beaucoup ont été détruits par la guerre, ainsi que ses ponts, ses voies ferrées, ses usines... Quand donc les jeunes pourront-ils se loger ?

2 - La création de la Sécurité Sociale vient de remplacer par la solidarité nationale, la solidarité familiale qui était un fondement de la Famille. Celle-ci ne sera plus la même.

3 - Claude travaille avec Papa, mais limite ses contacts avec la famille. Hélène est à Dakar avec Guy et ses quatre garçons. Jean Marie finit ses études. Cilia, Odile et Béatrice aussi. Xavier est célibataire, Directeur de Lincrusta à Paris.

4 - Mariejo, après un premier séjour en Amérique a passé quelques mois à Paris, dans l'appartement prêté à Xavier par le cousin Vauthier, à deux pas de l'entreprise où elle est secrétaire. Elle a demandé à nos parents de la laisser repartir à New York. Elle y travaillera d'abord comme vendeuse de cadeaux dans un Hôpital.

Le 15 Février 1950,

Mes chers enfants,

Nous sommes heureux, votre mère et moi, de vous voir réunis à la veille du départ de Marie-Jo pour les Etats-Unis, heureux pour nous, certes, dont vous êtes la raison d'être et le constant souci, mais surtout pour vous qui formez le groupe familial qui nous suivra, et qui êtes profondément liés les uns aux autres par la communauté de votre naissance et de votre formation religieuse et sociale.

Je veux, en cette occasion attirer votre attention, comme je l'ai déjà fait pour certains, sur la puissance de ce lien familial, et vous encourager à l'entretenir, le resserrer, et éviter tout ce qui pourrait l'affaiblir ou le rompre. L'Histoire nous apprend que la famille est la cellule d'où sont issues les nations : à une époque où notre Pays est menacé de divers côtés, ses cellules familiales doivent être d'autant mieux entretenues, protégées et renforcées. Veillez sur la vôtre et continuez à vous soutenir les uns les autres.

Pour la prospérité de notre famille, les plus grands ont un rôle particulier à remplir par suite de leur propre expérience. Je les invite à nous soumettre leur avis et leurs conseils, et, je leur demanderai de prendre part le cas échéant à nos délibérations familiales. Je veux évoquer ceux qui sont absents parmi nous aujourd'hui : Hélène et Guy, et, vous connaissez l'intérêt que porte Hélène à tout ce qui nous touche ; Xavier qui a exprimé sa pensée dans un message que voici :

"Au moment où Marie-Jo repart pour les U.S.A., je pense qu'il est nécessaire que nous fassions le point et prenions nos résolutions. Nous sommes huit. Notre intérêt à tous est de nous entraider tout en respectant la liberté de chacun. Jusqu'à présent, nous avons été farouchement individualistes les uns et les autres. Cela a d'ailleurs conduit à avoir des idées, des relations, des ambitions sensiblement différentes. Malgré cela, nous devons nous tenir les coudes.

'Les aînés ont déjà largement éprouvé combien la vie est dure actuellement. Nous sortons d'une guerre, nous en verrons probablement d'autres. Nous sommes dans un Pays vieux, misérable et paresseux. Il le restera sans doute encore longtemps. Dans ces circonstances difficiles, il faut que nous comprenions quelle chance peut être pour nous le fait d'être nombreux.

"J'ai largement critiqué la décision de Marie-Jo de repartir aux Etats-Unis, mais, puisqu'elle part, j'estime que nous devons tous la soutenir de tout notre cœur, et, à l'occasion, de tous nos moyens. Nous le devons parce qu'il faut que Marie-Jo réussisse dans son projet difficile. Il le faut pour qu'elle

soit heureuse. Il le faut aussi pour l'honneur de notre pavillon familial. Pour nous tous, d'ailleurs, cela peut, un jour, être très utile.

"J'ai proposé à Papa, qui l'a accepté, que nous formions de temps en temps, selon les occasions et les besoins, un Conseil de Famille, où nous discuterons et réglerons, si possible, nos problèmes communs et les problèmes de chacun.

"Je voudrais, qu'en partant, Marie-Jo sache que l'une des premières préoccupations de notre Conseil sera de la soutenir aussi efficacement que possible. Je le lui dirai de vive voix dans quelques jours, et demande à ceux qui sont de mon avis de le lui dire également".

Et, donc, au nom de tous, je souhaite de tout cœur à Marie-Jo : "Bon voyage"...

H. Fonsale

Le 26 Juillet 1996, Marie-Jo à qui Xavier avait envoyé une copie de cette lettre, l'a commentée ainsi :

Mon cher Xavier,

Un grand merci pour ta lettre du 4 et celle de Papa de 1950.

Depuis, j'ai bien pensé à cette époque. Ce qui s'est passé, c'est qu'au début de Décembre, j'avais écrit aux parents que je retournais aux Etats-Unis, (mon "rentry permit" expirait le 15 mars), et, je leur avais demandé de payer pour mon voyage. Ils sont venus immédiatement à Paris, persuadés que je voulais aller aux Etats-Unis pour retrouver Alan, cet américain que j'avais rencontré sur le bateau. Je leur ai dit que ce que je voulais, c'était avoir un emploi à la Délégation Française aux Nations Unies. Ils m'ont questionné au sujet d'Alan, et, je leur ai dit ce que je savais sur lui. Il était juif : en l'apprenant, Papa a tourné jaune. Mais finalement, j'ai pu les convaincre qu'Alan n'était pas mon but. En vérité, à mon retour, je l'ai vu une fois, et, lorsqu'il m'a dit qu'il ne pourrait jamais m'épouser parce que sa mère voulait qu'il épouse une juive, j'ai pensé : "J'ai tout quitté, famille, amis, pays, et il me dit qu'il est un mam's boy !" Ainsi, je ne l'ai plus revu.

Papa m'a dit alors que si je venais vivre à la maison pour trois mois, il considérerait de payer le voyage. C'est ce que j'ai fait. Ce n'est qu'après deux mois de séjour, que Papa a acheté à contre cœur un billet sur le "De Grasse", pour fin février .

Dix jours avant mon départ, il y a eu un grand dîner de notaires à la maison, et tous ces gens-là m'ont interrogée sur mes projets. Ils pensaient que c'était merveilleux, ce qui a fait que Papa change d'idées.

Aux Etats-Unis, j'habitais au début chez Tante Simone. Tout d'abord, j'ai travaillé au "gift shop" du New York Hospital pendant trois mois, puis à la Chambre de Commerce Française pendant trois mois, et, enfin, j'ai réussi à être engagée à la Délégation Française. C'était la grande liberté, car j'y avais une chambre gratuite et un téléphone. J'y suis restée quatre ou cinq ans, jusqu'à quelques mois de mon mariage. C'est à cette époque que je suis devenue une citoyenne américaine, parce que je voulais passer ma vie aux Etats-Unis.

Je n'avais jamais vu la lettre de Papa de 1950, mais je me souviens bien de la tienne que Papa nous avait lue au déjeuner la veille de mon départ. Elle m'avait émue car, enfin, tu n'étais plus contre moi. C'était difficile de tout quitter sans appui, mais j'étais sûre que c'était une bonne décision car, j'étais si malheureuse en famille.

Je me demande ce qui est arrivé aux Conseils de Famille ?...

Commentaires sur cette lettre de Marie-Jo :

Elle éclaire une étape capitale de sa vie et de celle de nos parents. Avec le recul, Marie-Jo maintient qu'elle a pris une "bonne" décision. Elle a bien tenté d'épouser Alan, mais serait revenue de toute manière. Elle continue à rendre son père responsable de tout, sans comprendre que c'est sa mère qui prenait les décisions majeures, avec l'avis de sa sœur Simone et son concours. C'est par un ami des parents qu'elle a eu un emploi à la Délégation. Jacques Grellet, consul, marié à Marie Jeanne Costantini s'en est occupé à leur demande. Marie-Jo aurait été incapable de payer son billet comme elle l'a été toute sa vie d'épargner pour la moindre dépense. Elle était dépendante pour son billet, son logement, et pour trouver un emploi. Ce n'était pas le meilleur moyen de convaincre Marie-Jo de rester en France, que de la

faire venir à Bordeaux : mieux aurait-il valu sans doute qu'elle reste à Paris. Il est à noter qu'elle n'a eu un logement indépendant qu'en 1951, à 25 ans.

Mon attitude est critiquable à divers points de vue qui n'ont pas leur place ici. Le Conseil de Famille n'a jamais fonctionné. Son idée vient de ce que j'ai été choqué que le départ de Marie-Jo se discute en secret chez moi. Il manifeste le désir de mettre fin à ces secrets.

## [sommaire](#)

### 2 - NOTES DE CECILE A L'OCCASION DE SON 1er VOYAGE AUX USA EN 1953.

20 octobre 1953,

- Départ de Paris. Conduite à Orly avec Xavier par Bertrand Vernes et sa femme en fin d'après-midi. Vol d'Air France par un avion quadrimoteur à hélices "Constellation" avec 55 passagers ; décollage à 21 heures 30. Menu : Turbot froid, Poulet cocotte, Petits Pois, Fromage, Pâtisserie, Fruits. - Le prix du billet Aller-retour est de 186 090 frs, soit environ 18 000 frs. de 1993, et six à neuf fois le prix du billet en 1993.

21 octobre 1953

- Première escale de 45 minutes à Shannon (Irlande) suivie d'un court somme.
- Seconde escale à Gander (Terre-Neuve) : le sol est glacé ; brève toilette au lever du soleil.
- Troisième escale à Boston d'une heure.
- Atterrissage à Idlewild (JFK) à 17 Heure de Paris... Deux heures pour la douane et la police<sup>37</sup> Léonard avait fourni un "Affidavit" garantissant qu'il paierait les frais de séjour en cas de besoin. Le tout certifié par Marcel "Notary Public". La somme que l'on pouvait emporter était limitée par le contrôle français des changes.
- Déjeuner de crêpes au sirop d'érable avec Simone et Céleste. Celle-ci nous conduisit dans la voiture de sa mère au 2 Grammercy Park. Des fleurs de Marie-Jo et de Mrs. Holmes nous y attendaient. Xavier part avec Céleste : il loge dans un hôtel voisin de l'appartement de Céleste.
- Dîner chez les Smith avec Marie-Jo et Léonard. (Vin : Beaucaillou 1933).

Jeudi 22 octobre 1953

- "courses" avec Simone , visite de son bureau des French American Wives, et déjeuner dans un petit restaurant. Dîner, avec Xavier et Céleste, Marie-Jo, Marcel et Lily.

Vendredi 24 octobre 1953

- Essai de la robe de cortège à Bloomingdale.

Dimanche 25 octobre ,

- Déjeuner avec Xavier, Céleste et Marie-Jo. Visite de l'appartement de Céleste 333, East 43d street, de la chambre de Marie-Jo en haut de l'hôtel de la Délégation Française à l'O.N.U- East 79th street.
- Cocktail chez les Smith avec Mrs. Holmes, la famille, les Stevenson, Palmiéri, Doghourty.

Mardi 27,

- par un temps superbe, sortie seule pour la première fois, pendant deux heures, après un déjeuner avec Marie-Jo.

Mercredi 28,

- Mrs. Krech Holmes, offre un dîner, dans la ravissante maison de Mrs. Payne, avec ses filles Helen et Diana, les Shepard Krech, les huit garçons et demoiselles

d'honneur, Marie-Jo, Monette Smith, Debby Stoller, Bridgett Davidson, Sam Fairchild, Marcel et Len Smith, et, un cousin O. James ; les Smith, et deux amis dont un français, Mr. Dorian qui connaissait à La Rochelle la famille Oltramar dont la fille a épousé Henri Dillemann.

- Menu : Potage à la tortue, Poulets Rôtis, Riz sauvage et Haricots verts, Omelette flambée au rhum. Vins de Jerez et Champagne. Toasts des deux soeurs de Céleste, de sa mère, de son oncle Shepard en français et en vers (approximatifs l'un et l'autre), de Xavier en anglais court et approximatif aussi, etc... .

Jeudi 29 : le mariage de Céleste et Xavier

- le grand jour. prières et messe matinale, déjeuner avec Xavier et Marie-Jo au Rockefeller Center. Retour chez Simone pour s'habiller, et à 15 h.30 chez Helen pour rejoindre l'église avec elle. Saint Thomas Moore une ancienne église protestante devenue catholique, petite, austère, mais très bien décorée. De grandes palmes et deux énormes gerbes blanches encadrent l'autel, un bouquet est au bout de chaque banc. Xavier vient de la sacristie et gagne sa place avant que Céleste ne remonte l'allée au bras de son oncle, suivie des huit témoins. Elle a une robe très simple et un voile en dentelle ancienne. Cérémonie sans messe puisque Céleste est épiscopaliennne. Réception ; orchestre. Léonard danse avec sa petite fille Yvonne, et se déclare très heureux et frappé d' "un standing de beauté aussi élevé".

Samedi 31 octobre au matin,

- Au port avec Simone pour le départ des nouveaux époux sur "l'Ile de France" par un radieux soleil vers 11 heures, déjeuner chez Altmann décor sudiste et serveuses noires, Empire State Building.

1 novembre,

- messe de Toussaint à l'église française, dîner avec Marie-Jo et les Marcel.

Mardi 3 novembre,

- après deux jours de repos, Cécile et Simone prennent le train à 17 heures 30, pour Cornwall où elles arrivent à 20 heures 30. Helen Agate et Virginia les accueillent à la gare, et les conduisent à la maison d'Helen, à 2 km.. C'est une maison en bois, au bord d'un ravin, où coule un torrent, entourée d'arbres superbes. Le feu brûle dans la cheminée, le couvert est très raffiné et les meubles anciens, les éclairages donnent beaucoup d'ambiance.

Mercredi 4 novembre,

- Norfolk et visite au lac où se noya Denyse. Dîner chez Virginia, qui est proche d'Helen.

Jeudi 5 novembre

- les quatre femmes partent en voiture pour Warwick, dans le Vermont, où habite la fille d'Helen, Ketty. C'est une ferme isolée, où elle vit avec deux enfants, et son mari infirme en fauteuil roulant, qui est professeur de médecine. Dîner dans un restaurant très élégant avec ce charmant ménage, Nuit dans un motel très confortable. Le soleil était radieux le lendemain, et le sol couvert de gelée blanche. Temps merveilleux pour aller chez Alice à Schenectady où le souper buffet réunit une vingtaine de personnes dont un français Mr. Chandelier, un jeune pasteur Crosby et sa femme, très beau et sympathique, les Fergusson, très riches qui passent les hivers, seuls, sur leur yacht. Elle est Présidente des girls-scouts d'Amérique.

Samedi 7 novembre,

- retour à Cornwall; soleil, paysage enneigé. Dîner chez Kathy, Marcel téléphone pour annoncer que Lily rentra en clinique plus tôt que prévu, et, à 11 heures 30 la naissance de Winthrop.

Dimanche 8.

- Retour anticipé à New York avec Virginia.

Lundi 9,

- visite à la clinique où Lily et son bébé vont bien.

Mardi 10,



- Cécile et Simone invitées à déjeuner au Colony Club par les tantes de Céleste : Mary Krech et Angéline Lindberg qui en est Présidente. Ce club de femmes, le plus élégant de la ville, est somptueux, et mes deux hôtes très remarquables. Halte au bureau de Simone, et à 17 heures, conférence de l'Institut Français, dans le même immeuble, 22 East 60th street. .
- Le 11 novembre,
- déjeuner avec Marie-Jo, et visite du musée Frick où se trouvent des Fragonnard, Corot, Boucher, et bien d'autres superbes tableaux.
- Le 12 novembre,
- Tour organisé de New York : Statue de la Liberté, Harlem, China Town et le Monastère cistercien reconstruit par Rockefeller dans un site paisible.
- Le 14,
- Mr. Guérin, le patron de Marie-Jo, donne un cocktail où se trouve le Prince de Lippe, beau frère de la reine Juliana de Hollande.
- Le 15,
- à l'église française, Saint Vincent de Paul, l'abbé Fontagnères qui prononce l'homélie, est cousin de la meilleure amie de la mère de Cécile (Mme. Tandonnet ?). Après le déjeuner, Léonard, en jaquette, les emmène à l'University Club pour un concert. Le Cardinal Spellmann les croise en auto découverte avec un " cortège invraisemblable. Le cocktail est accompagné par la Veuve Joyeuse et les Feuilles Mortes pour la visiteuse française !
- Le 16,
- déjeuner avec Marie-Jo et thé avec Simone au Piazza.
- Le 18,
- Cécile et Mariejo vont à Montclair (New Jersey) par l'autobus qui part du gigantesque terminal, dîner chez la grand mère de Nancy O'Neil, Mrs Eagan.
- Le 19 novembre,
- déjeuner à l'University Club, avec Simone, Mme Cornelier et sa fille Mme. Holander. Le soir, l'abbé Fontagnères vient dîner avec un prêtre de la paroisse qui connaît les Dames de Sainte Clotilde.
- Le 20,
- déjeuner avec Marie-Jo et une amie de son bureau.
- Le 21 novembre,
- grand dîner chez les Palmieri, dont la ravissante maison avec jardin est 65th street, en plein Manhattan.( Le juge Palmiéri marié à une française employa Marie-Jo comme baby sitter, et fut ensuite un très grand appui pour elle;)
- Dimanche 22,
- Marie-Jo emmène sa mère passer la journée à Bronxville chez les Gill, voisins des Smith à la campagne, qui ont six enfants, chez qui elle a été "au pair" pendant un temps. Brendam Gill, un des principaux écrivains du New Yorker, a eu beaucoup d'importance pour Marie-Jo.
- Lundi 23 novembre,
- "Grand Bazar" des French American Wives au Piazza,
- le 24 novembre
- Dîner chez les Doghowrty Park Avenue,
- le 25 départ
- pour Cornwall pour fêter Thanksgiving chez Virginia.
- le 27, arrivée chez les Chabrier.
- Samedi 28, visite de Hartford et spectacle de Ballet.
- Dimanche 29, promenade aux environs et visite de Sturbridge.
- Lundi 30 novembre, arrivée à Boston, chez les Spalding qui ouvrent une bouteille de Bordeaux.
- Mardi 1 décembre,
- Jacqueline invite à déjeuner des françaises : Henriette Osgood, Diane Mitchell ( Ganay). L'ambiance est simple, amicale et très intéressante.
- Mercredi 2 , retour à New York, ravissante Comédie Musicale : South Pacific.

Jeudi 3 ,

- à l'ONU : Le matin débat sur la guerre de Corée, les crimes de guerre, dans la magnifique salle de l'Assemblée générale, puis déjeuner avec Simone et Mariejo.

Vendredi 4,

- déjeuner chez Mme de Castro, rencontre avec Mine de Commailles ; visite du Museum of Modern Art et de l'exposition Léger. Dîner à l'University Club avec Mme Béra et le juge Médina, célèbre pour un jugement contre douze communistes, dont la présence capte l'attention des tables voisines.

Samedi 5 décembre

- après un déjeuner chez les Stevenson Park Avenue, Simone a réservé des places au Carnegie Hall pour la soirée.

Dimanche 6 décembre, cocktail d'adieu à Grammercy Park.

Lundi 7 décembre, Cécile invite au Biarritz la mère de Céleste et sa tante Angeline pour déjeuner.

Mardi 8 décembre,

- visite à l'attaché culturel pour connaître les possibilités de stage pour Jean Marie, et dîner familial d'adieu arrosé de Chasse Spleen !

Mercredi 9, cocktail chez les Mercier. Léonard fait une chute dans son bureau et doit se coucher.

Jeudi 10 décembre, valises et dernier regards sur New York.

Vendredi 11 décembre,

- Mrs Holmes nous conduit à l'aéroport, montagne de bagages, l'avion décolle à 15 heures 30, pour arriver à Orly le 12 à 13 heures où est Henry.

## sommaire

### 3- DERNIERE LETTRE D'HENRY A XAVIER le 11 septembre 1963

11 septembre 1963

Mon cher fils,

Je désire que tu sois après Claude, le 1er à connaître la décision que j'ai prise et qui ne te surprendra sans doute pas : préparer en sa faveur la transmission de mon étude.

Je n'en étais pas là, il y a deux mois. Et, bien que depuis quelques mois mes pensées aient commencé à s'orienter dans ce sens, un à deux ans d'attente encore me semblaient normaux. Depuis la grave opération que j'ai subie, et des suites de laquelle nul ne peut préjuger, il me paraît raisonnable de n'écarter aucune hypothèse, et de prévoir, au lieu d'être surpris. Il est, en effet aisé de comprendre que, si je décédais à la tête de mon étude, il faudrait un règlement de succession, signé par tous mes enfants, pour en régler le sort. Ce serait long, et, peut-être difficile, quoique, a priori, je compte que tous auraient à cœur d'exécuter le testament que j'ai d'ores et déjà rédigé. J'ai pris conseil de mon ami Yaigre, j'ai exposé mon plan à Claude, je crois qu'il l'a trouvé équitable.

En bref, Maman et moi lui donnerons, pour tous ses droits sur nos successions, la moitié de la valeur de la Charge, et, il restera devoir l'autre moitié, en valeur indexée, après le décès du survivant de nous deux, à nos héritiers, payable en certains nombres d'annuités. Entre temps, il nous paiera annuellement un intérêt forfaitaire de l'ordre de 2 500 frs. par mois, également indexé.

Reste un gros problème, la valeur de la charge. Il ne saurait être question de la compter à Claude au prix où un étranger pourrait se présenter ; on pratique trop souvent des prix excessifs dont le poids est souvent cause de catastrophe, mais, je pense avoir retenu un chiffre équitable pour tous.

Le dossier technique comporte pas mal de paperasse, il ne sera pas prêt avant le début de l'an prochain. Mais, il n'est pas impossible de passer le contrat de mutation dès que la teneur en aura été

arrêtée, sans doute, après les vendanges. Entre temps, mon testament doit demeurer un guide suffisant jusqu'à la nomination. Inutile d'ajouter que Maman est en plein accord avec moi.

Ensuite, quand je serai rétabli (s'il plaît à Dieu), je suppose que je continuerai à collaborer avec Claude, auquel ce serait bien utile pour défendre le standing de l'Etude, qui est actuellement à son apogée, et, c'est ce que je souhaite.

Je ne peux te donner tous les détails par lettre. J'aimerais cependant que tu sois informé, et que tu puisses nous donner ton avis. Dans ce cas, il faudrait que tu puisses venir passer une journée avec nous. Outre que nous aurions grand plaisir à te revoir à défaut de celui de vous revoir tous à la fois.

Ma convalescence semblant progresser, nous commençons à espérer pouvoir aller aux vendanges, mais, à la fin du mois au plus tôt. Guy m'a causé la grande joie de me faire savoir qu'il pourrait se rendre libre pour m'assister. Ce sera d'autant plus utile que Valverde a dû demander son admission dans un hôpital, pour faire soigner son poumon. Je crains bien hélas qu'il ne revoie plus ce domaine pour lequel il a tant fait, qui a été sa vie...Combien de temps a-t-il encore à vivre ? Ces circonstances nous ont profondément attristés.

Pour moi, je contemple le présent avec sérénité, et, je prie le ciel de m'y aider. Mon principal souci serait de laisser votre mère derrière moi, mais, elle est de la trempe des Alibert, et, si sa santé la soutient, elle fera face à une situation nouvelle, entourée comme elle le sera par vous tous.

Rien en dit que nous ne fêterons pas nos noces d'or le 23 septembre 1969...Plus que six ans à passer après tout...

Luc a subi ces jours-ci des examens très complets de son cœur. Bien que tous les résultats ne soient pas analysés et jugés, il y aurait, paraît-il des possibilités d'intervention efficace, et, ce serait d'ailleurs, bientôt nécessaire.

Je pense souvent à votre sympathique famille, et je souhaite que vous ayez pu avoir beau temps pour le dernier week-end. En tous cas, hier et aujourd'hui, nous avons eu de chaudes journées qui ont permis d'ouvrir toutes les fenêtres, et j'ai pu faire de longs séjours sur la galerie.

Maman, Dieu merci, me paraît bien se porter, et, nous poursuivons notre petite vie à deux pleine de charmes tout à fait imprévus.

Bonjour au Commandant<sup>38</sup>, au Capitaine, au Lieutenant, au Gabier, au Mousse, sans oublier la Maîtresse à Bord, nos meilleurs baisers à tous

Henry Fonsale

## sommaire

### 4- LA GRANDE GUERRE : 1914 - 1918. Extraits de l'article paru dans Le Monde du 28/29 Août 1994

Extraits de l'article paru dans Le Monde du 28/29 Août 1994, en conclusion d'une série d'articles par des historiens du CENTRE DE RECHERCHE de l'HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE de Péronne.

Jamais la Grande Guerre n'a, étrangement, paru à la fois aussi lointaine et aussi proche. Aussi lointaine, face à l'édification...d'une "maison commune européenne" qui rend presque incompréhensible l'immense affrontement du début de ce siècle. Aussi proche, face au nom de Sarajevo de nouveau prononcé, face surtout à la pleine renaissance des nations...

Le bilan de la Grande Guerre...Neuf millions de morts, trois fois plus de blessés, dont six millions d'invalides en Europe, sans doute trois millions de veuves, six millions d'orphelins, un nombre jamais calculé de proches et de parents en deuil...l'affaiblissement économique des principales puissances européennes, relayées par les Etats-Unis et le Japon...la "balkanisation" de l'Europe...Néanmoins le bilan de la Grande Guerre a été sous-estimé.

La notion capitale de "Culture de guerre" a eu un poids écrasant sur les sociétés qui ont pris part au conflit : ...la guerre fut engendrée dans sa violence radicale, par la culture de guerre elle-même...La première guerre "totale", dont le pire a été occulté : la haine de l'ennemi, les viols de femmes...les dégâts psychiques parfois irrémédiables, les névroses, les suicides,...les souffrances de l'arrière...Le drame de la Grande Guerre, et une des clés de sa durée et de son acharnement, c'est l'investissement psychologique des hommes de 1914, à

---

<sup>38</sup> Xavier avait acheté récemment un bateau "Sinbad"

propos de leur nation...le sentiment qu'ils avaient à défendre leur sol...mais aussi l'attente d'un monde meilleur, d'un âge d'or, des espérances de type religieux : Croire en la Patrie, Croire en Dieu, deux notions souvent indissociables.

Tout se passe comme si ces grandes attentes n'étaient pas mortes avec les déceptions de la Paix, comme si elles avaient été récupérées sous une autre forme, également tragique, celle des totalitarismes fasciste et communiste. Le désastre de la Grande Guerre fut du coup, bien plus durable et bien plus profond qu'on ne le croit.

Le silence prolongé qui a occulté cette "culture de guerre" a voulu exorciser et reconstruire une guerre différente qui permit de vivre avec le traumatisme de la guerre vécue, car sous son aspect le plus sombre, elle est insupportable.

La Grande Guerre a légué à notre siècle, et à l'humanité tout entière, un nouveau modèle de conflit : la guerre totale dont le second conflit mondial allait présenter un modèle encore plus achevé.

Nous sommes les enfants sortis du ventre de la Très Grande Guerre, des enfants dont l'avenir dira si celle-ci a achevé ou non de les dévorer.

Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker,  
Jean-Jacques Becker, Gerd Krumeich, Jay Winter.

## sommaire

### 5- LA FRANCE DES ANNEES 30.

"Tout comme aujourd'hui, des hommes politiques incapables furent aux prises avec des problèmes insolubles : économie réfractaire, immigration incontrôlable, augmentation du chômage, xénophobie génératrice de désordres, alourdissement des impôts..."

"La crise des années 30 fut autant économique que diplomatique et institutionnelle ; elle ne fut pas moins une affaire de morale publique, de confiance et de confiance en soi..."

Le coût de la guerre a été d'autant plus lourd que l'économie était mal comprise. La France a cru qu'elle pourrait "faire payer les boches". Ceux-ci ont eu assez de mal à payer pour "leur guerre" et il a fallu Hitler et le Docteur Schacht pour mettre fin au chômage.

Il faut d'abord essayer d'imaginer ce que représente comme perte de richesse 4 ans de destruction d'armes, de munitions, de bâtiments, d'équipements, de production utile perdue par des millions de soldats. Ces pertes se sont matérialisées pour les citoyens par l'inflation qui fait que les Emprunts de guerre ont été remboursés en monnaie de singe. Le pouvoir d'achat du Franc a perdu 80% entre 1914 et 1928. Le citoyen qui avait apporté son or, celui qui avait placé ses économies en Bons d'Etat a ainsi perdu énormément. En l'absence de retraites comme maintenant, les vieux ont été ruinés. En outre, les Emprunts Russes n'ont pas été reconnus par les Soviétiques, et ne le sont toujours pas. Ceux de divers pays ont aussi souffert de l'inflation.

Ce ne sont pas seulement les "rentiers" (dont l'image n'est pas, à tort, aussi bonne que celle des "retraités" actuels) qui ont ainsi payé la guerre. Les propriétaires d'immeubles de location ne pouvant recevoir que le loyer de 1914, (et cela jusqu'en 1948), ont vu leur capital diminuer autant que leur revenu. Les jeunes, eux, n'ont pas eu de logements sauf à payer une "reprise" c'est à dire une compensation occulte très élevée.

L'équipement du pays prit un très grand retard : L'électricité ne se répandit que de 1930 à 1950 ; le téléphone, en 1940, n'assurait que mal les relations à distance, avait des pannes, était rare et cher. En 1954, 9 foyers sur 10 étaient sans baignoire, et certains y mettaient du charbon ou du bois. Jean Giono n'en eût une qu'en 1952 ! Les automobiles n'ont été à portée des bourgeois que progressivement : L'achat en neuf était exclu. Faute d'un Plan Marshall, les moyens manquaient, et la Crise mondiale a prolongé la misère jusqu'à la deuxième guerre.

En dehors de ces pertes, la société a été bouleversée par les conséquences du choc formidable de cette guerre sans précédent.

Entre 1890 et 1930, un tiers des français est parti de la campagne, où ils vivaient en autarcie, pour la ville, et pour l'usine ou le bureau du salarié, et la retraite du fonctionnaire des postes ou du chemin de fer.

Pour remplacer les soldats, les femmes sont entrées dans les usines ou ont fait marcher les fermes : c'est le début de la longue et conflictuelle "libération des femmes" qui a bouleversé la famille et la société. L'égalité des droits de la femme et de l'homme pour la gestion des biens et l'éducation des enfants n'a été assurée qu'après la deuxième guerre. La contraception est restée illégale jusqu'en 1967. Mais selon Antoine Prost, "les années 30 marquent l'émergence de nouvelles solidarités affectives : couple, tendresse, affection mutuelle, prise de conscience de l'importance d'une vie conjugale et familiale heureuse, souci du bonheur des enfants ainsi que des parents." et un journal comme Marie Claire a accompagné cette révolution.

Les femmes ne pouvant suffire à remplacer au travail tant de morts et d'invalides, les immigrants ont colonisés des métiers ou des régions : les mineurs polonais du Nord, les agriculteurs italiens du Gers en sont deux exemples. Dans ces régions, la langue polonaise ou italienne a remplacé le français à la messe, pour des dizaines d'années

## [sommaire](#)

### 6 - L'ACTION FRANCAISE.

(L'Action Française par Eugen Weber, de Stanford University, Fayard, 1962 et 1985, 665 pages.)

L'AF, comme on l'appelait couramment, eût une importance considérable, complexe et, parfois, contradictoire dans l'histoire de la France de 1900 à 1944.

Il faut d'abord observer que depuis 1789, les Français se sont violemment affrontés entre monarchistes et républicains, entre catholiques et laïcs, entre nationalistes et pacifistes, entre blancs et rouges, entre gaullistes et pétainistes.

La défaite de 1870, la Commune de Paris, l'affaire Dreyfus sont le terreau d'où est sortie l'AF : La défaite a amené la République, sans majorité claire, et, sous une forme inefficace. L'affaire Dreyfus nourrie d'angoisse germanophobe et d'antisémitisme, a laissé une plaie profonde dans le corps social. L'AF voulait en face de l'Allemagne, une France avec un gouvernement stable et efficace, assurant l'ordre.

La guerre de 14/18, laissa la France si exsangue et si appauvrie qu'elle n'eût pas le courage d'arrêter le nazisme avant qu'il ne soit fort. L'AF, n'a cessé de combattre cette faiblesse, mais en vain.

Après la déroute de 1940 et l'armistice, si Maurras et le journal de l'AF ont soutenu Vichy, il y eût beaucoup des leurs dans la Résistance.

Pendant ce terrible demi-siècle, l'AF était un journal quotidien, entouré d'un réseau d'hebdomadaires littéraires ou provinciaux, un mouvement dont les "Camelots" étaient la troupe de choc, une "Ecole de pensée" dont Maurras était le centre, Daudet le polémiste, Bainville l'historien, qui a attiré de nombreux talents pour plus ou moins de temps tels que Barrès, Proust, Malraux, Bernanos, Maritain, Gide... Elle a été le système de pensée le plus influent de la droite, une doctrine littéraire, esthétique, sociale, mais aussi, jusque vers 1920, un mouvement de contestation très jeune, radical et combatif. Cependant, ce ne fut jamais un parti organisé pour conquérir le pouvoir.

En dehors des intellectuels, l'AF attirait les officiers, les catholiques, les possédants menacés par l'inflation et le blocage des loyers, mais elle s'intéressait aussi aux problèmes sociaux des paysans et des ouvriers.

Elle se voulait monarchiste pour rétablir un ordre et une stabilité qu'en fait, le Roi n'avait pas assuré depuis bien longtemps, et, elle s'est mis à dos le Prétendant à force de vouloir lui dicter sa politique.

Elle défendit l'Eglise en qui elle voyait une force d'ordre, mais elle en rejetait son origine judéo-chrétienne. Après y avoir acquis une place considérable, notamment dans les mouvements de jeunes (l'A. C. J. F.), elle s'en fit exclure pour cette raison même.

Elle n'a cessé de dénoncer la menace Allemande jusqu'à ce que la menace Soviétique devienne encore pire. Les dizaines de millions de morts dues à chacune sont là pour justifier ces angoisses, sinon les choix qui en ont résulté.

La vie de Charles Maurras est à l'image de cette époque. Né à Martigues, en 1868, d'un père fonctionnaire, amoureux de la Provence, amateur de Lettres Classiques et de laïcité, il fut un Poète, un Philosophe politique et un polémiste d'autant plus fécond qu'une surdité profonde l'isolait.

Ses polémiques lui valurent une condamnation à un an de prison en 1931, mais à la sortie, un comité international le proposa pour le Prix Nobel de la Paix. Il ne l'obtint pas, mais en 1938, il fut élu à l'Académie Française dès le premier tour de vote.

De 1944, à sa mort en 1952, il finit sa vie en prison, pour collaboration.

## [sommaire](#)

### 7 - LA RELIGION A BORDEAUX.

Sources :(a)Le Diocèse de Bordeaux, B. Guillemain, Beauchesne 1974.

(b)Foi et Engagement - Le Père Dieuzayde, E. Petetin, 1984.

Depuis 1846, Pauillac a été une des villes les plus catholiques de la Gironde. (a)p. 208.

Aux élections de 1869, la droite s'est unie contre l'idée laïque. Le Médoc demeura conservateur. (a)p. 224

- 1872, Premier Cercle ouvrier de Bordeaux à St. Seurin avec A. de Mun. (a) p.230

- 1883 -Mgr. Guilbert est nommé, il est le premier à accepter la République. Il crée un Cercle Ozanam pour les étudiants. P.234
- Mgr. LECOT lui succède en 1890, il est démocrate.
- 1901 et 1904, la loi expatrie les congrégations et interdit d'enseigner aux religieux.
- 1903 - Bordeaux a sept cercles du Sillon.
- 1905 - Loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat.
- 1906 - Les inventaires des églises provoquent des affrontements.
- 1907 - Pie X condamne le MODERNISME. Congrès national de l'ACJF à Bordeaux. Une enquête sur la pratique religieuse dans le diocèse fait apparaître 21° de pratiquants en ville, dont un huitième d'hommes. P.246
- 1909 - Mgr. ANDRIEU, fidèle de Pie X, engage une lutte de vingt six ans contre la laïcité. Il est condamné en correctionnelle. Pour lui, *Tout le mal vient de la Révolution Française,...et des idées insidieuses d'égalité, laïcité, jouissance et athéisme.* (b) p. 107
  - 1910 - Il provoque la condamnation du SILLON .
  - 1924 - Il soutient l'Abbé Bergey, député, et la Fédération Nationale Catholique du Gal. de Castelnau.
  - 1926 - Il condamne l'Action Française, à la demande du pape et sous l'influence du P. Dieuzayde. Il applique avec rigueur, les sanctions prévues par le pape.
- 1936 - Mgr Feltin rétablit l'union entre les catholiques.

Nota Bene - L' Action Française a accusé le P. Dieuzayde d'avoir rédigé le texte de condamnation de Mgr. Andrieu avant d'abandonner cette charge, mais les bordelais catholiques qui sont à moitié A.F. lui en ont toujours voulu.(b) P.109 .

## sommaire

### 8- LE PERE Michel RIQUET, - Acteur d'un siècle dramatique et de l'histoire religieuse française-.<sup>39</sup>

Né en septembre 1898, d'une famille très nombreuse, très catholique, très Maurassienne et antisémite, il est devenu grâce à sa rencontre avec Jacques Maritain, un militant de la réconciliation avec l'Allemagne, de la défense des Juifs, des Francs-maçons, des Musulmans, un Résistant de la première heure au Nazisme et à Pétain.

Son parrain, Louis Dimier, agrégé de philosophie, collabora vingt ans à l'Action Française. A sept ans, sa mère l'emmena réciter le chapelet, sur les marches de sa paroisse parisienne pour protester contre les "inventaires" décidés par la loi de 1905 de séparation de l'Eglise et l'Etat (21). A douze ans, il eut la "vocation", et entra au Séminaire de Versailles (24). 1910 c'est l'année où Pie X, hostile à la démocratie, rappela à l'ordre le Sillon de Marc-Sangnier qui se ralliait à la République comme l'Evêque de Versailles, Mgr. Gibier (26).

En 1916, son professeur de philosophie, Jacques Maritain, élève de Bergson et adepte de St. Thomas, le marqua pour la vie. Homme de gauche, marié à une juive, c'était un adversaire actif de Maurras.

Après trois ans sous les drapeaux et des mois d'occupation en Allemagne, qui lui firent apprécier le peuple allemand malgré sa formation à l'anti-germanisme par Jacques Bainville (33), le jeune Michel rentra chez les jésuites en 1920.

En 1924, le Cartel des Gauches de Herriot voulut expulser les religieux, interdits en 1905, mais revenus mobilisés dans l'armée en guerre. Le Père Paul Doncoeur, officier de la Légion d'Honneur, proclama son refus, et inspira au Père Riquet, une brochure Sa Majesté la Loi parue dans les Etudes, (41). Il organisa à Angers une protestation des étudiants, et fit défiler 50.000 hommes avec le Général de Castelnau en chantant le Credo.

Il publia peu après, dans les Etudes, un panégyrique de Saint Thomas, et fut séduit par cette équipe de jésuites un peu "à droite", tout en s'attachant à ceux de l'Action Populaire qui étaient un peu "à gauche"(46). Ce sont ces derniers qui lui conseillèrent d'aller se reposer en 1925 à Barèges au Camp du Père Dieuzayde qui après la messe matinale "prononçait une homélie éblouissante mêlant l'Evangile à l'actualité sociale ou politique. Il a beaucoup appris de voir le sacerdoce du Père Dieuzayde"(47), publia un article enthousiaste dans les Etudes, et revint au Camp souvent.

C'est le Père Dieuzayde qui poussa le Cardinal Andrieu à publier le 25 août 1926, une lettre mettant "en garde" les jeunes contre les dangers de l'Action Française, lettre ensuite approuvée par le Pape dans l'Observatore Romano.

---

<sup>39</sup> Entretiens avec le Père Riquet par Alain-Gilles Minella, Mame 1993. (La référence aux pages du livre est entre parenthèses.)



Plus tard, les Maurassiens refusant de se soumettre, le Pape les excommunia. Ils attaquèrent alors violemment Maritain qui défendait le Pape, et le Père Riquet fut chargé de répondre en publiant chez Spes Le Joug du Christ peu avant d'être ordonné prêtre en 1928.

En 1930, il fut chargé du Centre Laënnec qui regroupait les étudiants en médecine catholiques, (et était de tendance Action Française). Ce sera sa première mine de contacts puis en 1940 sa "couverture" pour la Résistance. En 1932 il découvrit Pax Romana, mouvement d'étudiants catholiques créé en 1920 pour réconcilier les ennemis. C'est là qu'il devint anti-nazi dès 1936, et se lia avec le futur Pape Paul VI, le futur Président du Sénat Poher et bien d'autres. En 1936, il fut chargé du Secrétariat catholique des Oeuvres d'hygiène et d'Assistance qui défendait les Hôpitaux et Religieuses catholiques, contre le Front Populaire(77). Cela lui fit rencontrer des ministres, s'entendre avec eux, et découvrir la Franc-maçonnerie. Dès 1937, cela le fit aussi s'occuper des Réfugiés d'Europe Centrale et d'Espagne fuyant le nazisme et Franco.( Le père Dieuzayde organisa aussi l'accueil des réfugiés basques). Il devint membre de la Ligue contre le Racisme et l'Antisémitisme (LICRA), puis fédéra les oeuvres catholiques en un mouvement devenu le Secours Catholique.

Dès novembre 1940, un ami le mit en contact avec Combat<sup>40</sup> (95), et il créa un réseau. Puis, à Saint Séverin, se sermons attirèrent les Résistants et, en 1942, avec Comète il recueillit les pilotes alliés. Arrêté par la Gestapo en janvier 1944, il passa à la prison de Fresnes avant d'être envoyé aux Camps d'Extermination de Mauthausen et Dachau où il lia des amitiés très fortes. Libéré en avril 1945, il prêcha le 7 juillet à la Messe du Retour devant 50.000 déportés massés sur l'esplanade du Palais de Chaillot, et le Cardinal Suhard qui décida alors, de le charger des Carêmes de Notre-Dame (pour dix ans) où le futur Jean XXIII l'entendra(135), ainsi que des milliers d'auditeurs de la radio.

En 1947, au plus fort de l'Epuration une campagne fut déclenchée contre l'Eglise et le "Complot des Soutanes": Le Père Riquet publia une lettre ouverte de protestation au Premier Ministre. En 1952 Brisson lui demanda d'écrire périodiquement dans le Figaro, une chronique qui lui donnera un puissant moyen d'influence pour quarante ans. En 1961 il parla dans une Loge Maçonnique pour engager un rapprochement (207). En 1965, il créa avec Chouraqui la Fraternité d'Abraham pour rapprocher Juifs, Musulmans et Chrétiens. En 1965, il organisa le Millénaire du Mont-Saint Michel et y fit revenir les Moines. En 1972, il prépara pour Paul VI l'annulation de la condamnation des Francs -Maçons.

## sommaire

### 9 - VICHY ET PETAIN. (Télérama 2332- 24/09/1994)

Robert O. Paxton, Professeur d'Histoire à l'Université Columbia, New York, a en 1973 publié "La France de Vichy". En 1994, Telerama, hebdomadaire de télévision l'a interrogé à la suite des "confessions" de Mitterrand. Voici sa réponse :

La culpabilité de Pétain, c'est d'avoir entraîné dans son naufrage toute une élite. Au lieu d'installer un régime d'unité nationale, de se contenter de gérer les affaires courantes en attendant l'après-guerre, comme cela s'est passé dans le reste de l'Europe occidentale occupée, il met en œuvre la Révolution Nationale, par haine de la Révolution Française et de l'esprit des Lumières, sous les yeux de l'occupant. Cette "Nouvelle France" dépendait pour sa survie de la présence des Allemands. Cette décision qui date de l'été 1940, a provoqué bien des désastres. Certains ont pu reprendre ensuite une vie publique. Mais tous ont un secret à partager... Si on ne voit pas le large éventail des Français attirés par Vichy, on ne comprend pas le trouble que suscite cette période dans la mémoire collective... L'élite française compte beaucoup de personnalités qui ont suivi le même trajet que Mitterrand. Cela fausse la vie politique française et la rend, à bien des égards, malsaine, à cause de la somme de secrets qu'elle recèle. (Telerama 2332- 24/09/1994)

Xavier Fonsale.

---

<sup>40</sup> COMBAT, créé par Fresnay fut le premier Mouvement de Résistance.

Cécile en 1972 au mariage de Jacqueline et Hervé Teisseire,



Hélène, Cécile, Mathilde soeur de Henry, Brigitte, Cilia



### Cousins

1930 avenue Carnot, assis, François Imberti, Jean Marie Fonsale, Claude Imberti,  
Geneviève Imberti, Christian B, Lennon Smith  
Debout, Guy Faugère, Amy Smith, Magdeleine Faugère, Michel Faugère, Hélène Fonsale  
, Marcel Smith, Claude Marie-Jo Xavier Fonsale, Denyse Smith, Françoise Faugère